# MÉMORIAL

DE

# SAINTE-HÉLÈNE.

Digitized by Google

SE TROUVE AUSSI

A GENÈVE,

Même maison de J. Barbezat.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55.

# MÉMORIAL

DE

# SAINTE-HÉLÈNE

OU

JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR

Le comte de Las Cases.

**NOUVELLE ÉDITION,**

Revue et augmentée, ornée de gravures, planches, cartes et fac-simile.

---

TOME DOUZIÈME.

---

PARIS,

J. BARBEZAT, LIBRAIRE,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6;

ET AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE DES HISTORIENS,

Quai des Augustins, n° 25, à l'entresol.

1830.

Digitized by Google

# MÉMORIAL

# DE SAINTE-HÉLÈNE.

*Suite du samedi* 20 *juillet* 1816.

« Tout à fait neuf aux affaires, et jus-
« que là absolument étranger à l'admi-
« nistration, je mis à profit cette occa-
« sion unique de m'instruire. Je ne man-
« quai pas de m'informer avec chacun
« de tous les objets et de tous les détails
« de sa partie. Je ne craignis pas de me
« montrer novice aux premiers, afin de
« pouvoir discuter avec les derniers en
« connaissance de cause.

« Ma mission spéciale, Sire, n'avait
« eu, il est vrai, d'autre objet que les
« dépôts de mendicité et les maisons de

« correction; mais sentant tout le besoin « de données propres à me rendre utile « au Conseil d'Etat, et profitant des « avantages de ma situation, j'y adjoi- « gnis, de mon chef, d'inspecter minu- « tieusement les prisons, les hôpitaux, « les bureaux et établissemens de bien- « faisance, etc., comme aussi de parcou- « rir tous nos ports et de visiter toutes « nos escadres.

« Quel magnifique ensemble me pré- « senta le tableau que cette heureuse « circonstance déroulait à mes yeux! « Partout la tranquillité la plus parfaite « et une confiance entière dans le gou- « vernement; tous les bras, toutes les « facultés, toutes les industries en mou- « vement; le sol resplendissant d'agri- « culture, c'était le plus beau moment « de l'année; les routes admirables; des « travaux publics presque partout; le

« canal d'Arles, le beau pont de Bor-
« deaux, les travaux de Rochefort, les
« canaux de Nantes à Brest, à Rennes,
« à Saint-Malo; la fondation de Napoléon-
« Ville, calculée pour être la clé de
« toute la péninsule bretonne; les ma-
« gnifiques travaux de Cherbourg, ceux
« d'Anvers; des écluses, des jetées ou
« autres améliorations dans la plupart
« des villes de la Manche : voilà l'esquisse
« de ce que je rencontrai.

« D'un autre côté, les ports de Tou-
« lon, Rochefort, Lorient, Brest, Saint-
« Malo, le Havre, Anvers, présentaient
« une activité extraordinaire; nos rades
« se couvraient de vaisseaux dont le
« nombre s'accroissait chaque jour; nos
« équipages se formaient en dépit de
« tout obstacle; de nos jeunes conscrits
« on obtenait désormais de bons mate-
« lots. J'étais émerveillé, moi, l'an-

« cienne marine, de tout ce que je « voyais à bord de chaque vaisseau, « tant étaient grands les progrès que « l'art avait faits, et tant ils laissaient « en arrière, sous tous les rapports et « en toutes choses, ce que j'avais connu.

« Dans chaque rade, chaque escadre « avait journellement son appareillage « et ses exercices réguliers, comme les « garnisons ont leur parade; et le tout « se passait à la vue et sous le canon « des Anglais, qui s'en moquaient sans « prévoir le péril qui les menaçait; car « jamais, à aucune époque, notre ma- « rine n'avait été plus formidable, ni « nos vaisseaux plus nombreux; nous « en comptions déjà à flot ou en cons- « truction au-delà de cent, et nous les « augmentions journellement. Les offi- « ciers étaient pleins d'instruction, de « zèle, d'ardeur et d'impatience. Avant

« d'avoir vu tout cela, je ne m'en dou-
« tais assurément pas; je ne l'eusse même
« pas cru, si l'on me l'eût raconté.

« Quant aux dépôts de mendicité
« l'objet spécial de ma mission, vos in-
« tentions, Sire, avaient été mal com-
« prises, le but tout à fait manqué. Non
« seulement la mendicité, dans la plu-
« part des départemens, n'avait point
« été détruite, elle n'avait pas même été
« entamée : c'est que plusieurs préfets,
« loin de faire des dépôts un épouvantail
« pour *les mendians*, n'y avaient vu
« qu'un refuge pour *les pauvres;* au lieu
« de présenter la réclusion comme un
« châtiment, ils la faisaient solliciter
« comme un asile : aussi le sort des re-
« clus pouvait-il être envié par les
« paysans laborieux du voisinage. On
« eût de la sorte couvert la France de
« pareils établissemens, qu'on eût trouvé

« à les remplir, et qu'on n'en eût pas eu
« moins de mendians, qui d'ordinaire
« s'en font une profession, et l'exercent
« par goût. Toutefois, je pus voir que
« l'extirpation de cette lèpre était très
« possible, et il suffisait de quelques dé-
« partemens, où les préfets avaient
« mieux vu la chose, pour s'en convain-
« cre. Il en était où elle avait presque
« entièrement disparu.

« Une observation qui frappe tout
« d'abord, c'est que, toutes choses d'ail-
« leurs égales, la mendicité est beaucoup
« plus rare dans les parties pauvres et
« stériles, beaucoup plus commune dans
« les provinces fertiles et abondantes;
« comme aussi elle est infiniment plus
« difficile à extirper dans les endroits où
« le clergé a été plus riche et plus puis-
« sant. Dans la Belgique, par exemple,
« on voyait des mendians se faire hon-

« neur de leur profession, se vanter de
« l'exercer depuis plusieurs générations;
« c'étaient là leurs titres à eux ; là aussi
« la mendicité avait ses quartiers. —
« Mais je n'en suis pas étonné, a repris
« l'Empereur, le nœud de cette grande
« affaire est tout entier dans la stricte
« séparation du *pauvre* qui commande
« le respect, d'avec le *mendiant* qui
« doit exciter la colère, or nos travers
« religieux mêlent si bien ces deux
« classes, qu'ils semblent faire de la
« mendicité un mérite, une espèce de
« vertu ; qu'ils la provoquent en lui pré-
« sentant des récompenses célestes : au
« fait, les mendians ne sont ni plus ni
« moins que des *moines au petit pied;*
« tellement que dans leur nomencla-
« ture se trouvent les moines mendians.
« Comment de telles idées ne porte-
« raient-elles pas la confusion dans l'es-

« prit, et le désordre dans la société?
« On a canonisé grand nombre de saints
« dont le grand mérite apparent était la
« mendicité. On semble les avoir placés
« dans le Ciel pour ce qui, en bonne
« police, n'eût dû leur valoir sur la terre
« que le châtiment et la réclusion; ce
« qui n'eût pas empêché, du reste,
« qu'ils ne méritassent le Ciel. Mais
« continuez.

« Sire, ce ne fut pas sans émotion
« que je suivis les détails des établisse-
« mens de bienfaisance. En contemplant
« toute la sollicitude, les soins, l'ardente
« charité de tant de belles ames, je pus
« voir que nous étions loin de le céder
« en quoi que ce fût à aucun peuple;
« que seulement nous y mettions moins
« d'ostentation, moins d'art peut-être à
« nous faire valoir; le midi surtout, le
« Languedoc particulièrement, faisait

« remarquer un surcroît de zèle et de
« ferveur dont on aurait peine à se faire
« une juste idée : partout, les hôpitaux,
« les hospices, étaient nombreux et gé-
« néralement bien tenus. Les enfans
« trouvés avaient décuplé depuis la ré-
« volution ; je ne manquai pas de pro-
« noncer aussitôt que c'était l'effet de la
« démoralisation du temps ; mais on me
« fit observer, et une attention soutenue
« me convainquit, qu'on devait ce ré-
« sultat, au contraire, à des causes très
« consolantes. Jadis, me dit-on, les en-
« fans trouvés étaient si mal soignés, si
« mal nourris, si mal tenus, que toute
« leur population était chétive, malin-
« gre, expirante; sur dix, il en périssait
« toujours sept à neuf; tandis qu'aujour-
« d'hui la nourriture, la propreté, les
« soins de toute espèce, sont tels qu'on
« les sauve presque tous, et qu'ils mon-

« trent une enfance magnifique : ainsi « ils ne se sont multipliés que de leur « propre conservation. La vaccine aussi « y a contribué dans un rapport im- « mense. On prend aujourd'hui un tel « soin de ces enfans, qu'il en est provenu « un abus singulier ; il arrive à des « mères, même aisées, d'exposer leurs « enfans ; puis elles se présentent à « l'hospice, s'offrant charitablement de « prendre un nourrisson chez elles : « c'est le leur qu'elles reprennent, mais « avec un petit salaire. Le tout se fait « par compérages des agens mêmes, et « souvent pour procurer une légère « pension à l'un des siens. Un autre abus « de ce genre, non moins singulier en- « core, que je rencontrai en Belgique, « était des inscriptions prises long-temps « à l'avance pour être reçu à l'hôpital. Un jeu ne couple, tout en se mariant,

« obtenait de se faire inscrire pour des
« places qui lui écherraient de droit à
« quelques années de là : c'était une por-
« tion de la dot. — Jésus! Jésus! s'est
« écrié ici l'Empereur, levant les épaules
« en riant, et puis faites des réglemens
« et des lois !.... Mais quant aux prisons,
« Sire, c'était presque universellement
« un tableau d'horreur et de véritable
« misère, la partie honteuse de nos dé-
« partemens ; de vrais cloaques infects,
« des réduits abominables, qu'il m'a fallu
« parfois traverser en courant, ou dont
« j'étais repoussé en dépit de tous mes
« efforts. Autrefois en Angleterre j'avais
« visité certaines prisons, et je m'étais
« permis de rire de l'espèce de luxe
« qu'elles présentaient; mais ici c'était
« bien autre chose, et je me sentais in-
« digné de l'excès contraire. Il n'est pas
« de fautes, on pourrait même dire de

« crimes, qui ne se trouvent déjà assez
« punis par un tel séjour; et en sortant,
« il ne doit certainement plus demeurer,
« en toute justice, que peu ou point à
« expier, et pourtant, ce n'est là encore
« que la demeure de simples prévenus ;
« car pour les condamnés, les vrais cou-
« pables, les grands scélérats, ils avaient
« leurs prisons spéciales, les maisons de
« correction, où ils étaient peut-être
« trop bien, car là encore, le journalier
« vertueux pouvait trouver à envier, et
« faire une comparaison injurieuse à la
« Providence et à la société. Toutefois,
« un inconvénient frappant se faisait re-
« marquer encore dans ces maisons de
« correction ; c'était l'amalgame, la fré-
« quentation habituelle de toutes les
« classes de condamnés, dont les uns
« n'y devant rester qu'une année, pour
« des fautes moins graves, tandis que

« d'autres y étant pour quinze, vingt ans,
« pour toute leur vie, à cause d'horri-
« bles forfaits, il devait nécessairement
« en résulter bientôt une espèce de ni-
« veau moral, non par l'amélioration
« des scélérats, mais bien plutôt par l'ag-
« gravation des moins coupables.

« Ce qui encore me frappa fort dans
« la Vendée et ses alentours, fut que les
« fous y étaient en nombre décuple peut-
« être que dans des autres parties de
« l'Empire ; comme aussi les dépôts de
« mendicité et autres lieux de réclusion
« y présentaient des individus retenus
« comme vagabonds, ou qui pouvaient
« le devenir, n'ayant point de parens,
« ignorant leur origine, ayant été re-
« cueillis dès leur enfance sans qu'on
« sût d'où ils venaient. Quelques-uns
« avaient sur leurs personnes des bles-
« sures dont ils ignoraient le principe,

« les ayant reçues sans doute au ber-
« ceau. On a laissé passer le temps de
« tirer partie de ces individus, qui n'ont
« jamais reçu aucune idée sociale. On ne
« sait plus aujourd'hui qu'en faire. —
« Ah! s'est écrié l'Empereur, voilà bien
« la guerre civile, et son effroyable cor-
« tége; voilà ses inévitables résultats; ses
« fruits assurés! Si quelques chefs y font
« fortune et se tirent d'affaire, la pous-
« sière de la population est toujours fou-
« lée aux pieds; aucun des maux ne lui
« échappe!

« — Au demeurant je trouvai dans
« l'ensemble de ces établissemens un
« bon nombre d'individus qu'on me dit,
« à tort ou à raison, être des prison-
« niers d'Etat, des détenus de la haute,
« moyenne et basse police.

« J'écoutai tous ces prisonniers, je
« reçus leurs plaintes, j'acceptai toutes

« leurs pétitions, sans néanmoins rien « promettre ; je n'en avais pas le droit ; « et puis je sentais fort bien que n'en- « tendant que leur propre témoignage, « je ne devais trouver aucun coupable. « Toutefois, à l'exception de quelques « scélérats reconnus, la masse véritable- « ment ne méritait au plus que les juge- « mens de police correctionnelle.

« Dans les prisons de Rennes, je trou- « vai parmi eux un enfant de douze à « quatorze ans, qui y avait été amené à « l'âge de quelques mois seulement, avec « une compagnie de *chauffeurs;* ceux-ci « furent tous exécutés dans le temps, et « l'enfant y était toujours demeuré de- « puis, faute de décision à son égard. « Qu'on juge de son moral ! il n'a jamais « vu, connu, entendu que des scélérats ! « c'était la seule race dont il eût le droit « de soupçonner l'existence.

« Au Mont Saint-Michel, une femme,
« dont j'ai oublié le nom, attira par-
« ticulièrement mon attention. D'assez
« bonne mine, d'un extérieur doux,
« d'un maintien modeste, elle se trou-
« vait détenue depuis quatorze ans, ayant
« pris dans le temps une part très active
« aux troubles de la Vendée, y ayant
« constamment accompagné son mari,
« chef d'un bataillon d'insurgés, en ayant
» même pris le commandement après sa
« mort. La misère et les pleurs l'avaient
« flétrie. Elle dut me trouver un air bien
« sévère durant son récit : je l'affectais
« pour cacher l'émotion qu'elle me cau-
« sait. Ses mœurs douces et ses autres
« mérites lui avaient créé une espèce
« d'empire sur les femmes grossières et
« dépravées dont elle se trouvait entou-
« rée. Elle s'était vouée au soin des ma-
« lades de la prison : on lui avait confié

« l'infirmerie, et tous la chérissaient.

« A cette femme près, à quelques « prêtres et à deux ou trois anciens es- « pions chouans, le reste n'était plus que « de la turpitude, et ne montrait que des « saletés dégoûtantes ou grotesques.

« C'était un mari jouissant de quinze « mille livres de rente, enfermé évidem- « ment par les seules intrigues de sa « femme, à la façon des anciennes let- « tres de cachet; c'étaient des filles pu- « bliques, me disant être renfermées, « non en punition de leur facilité pour « tous, mais bien par le dépit de leur « manque de complaisance pour un seul. « Elles me mentaient ou non; mais de- « vaient-elles être honorées pourtant du « titre de prisonnières d'Etat, coûter deux « francs par jour, et concourir à rendre « le gouvernement odieux et ridicule. « Enfin, dans une ville de la Belgique,

« c'était un malheureux qui avait épousé « une de ces rosières que les municipa- « lités dotaient dans les grandes occa- « sions : il était enfermé pour avoir volé, « disait-on, la dot, parce qu'il avait né- « gligé de la gagner : on s'obstinait à « exiger qu'il acquittât cette dette im- « portante ; lui s'obstinait à s'y refuser. « Peut-être lui demandait-on l'impossi- « ble, etc., etc.

« Aussitôt de retour à Paris, je fus « trouver M. Réal, préfet de Police de « l'arrondissement que je venais de par- « courir. Je me faisais un devoir, lui « disais-je, de venir lui communiquer « *officieusement* ce que j'avais recueilli. « Je dois lui rendre justice, soit qu'il ne « demandât qu'à savoir, soit que ma « bonne foi le touchât, soit peut-être « encore, Sire, la magie toujours in- « fluente de vos couleurs, il me remer-

« cia, assurant que je lui rendais un vrai « service, et me promettait qu'il allait « immédiatement *adoucir* et *redresser*; « ce furent ses expressions. Mais à quel- « ques jours de là, me rencontrant dans « une assemblée, il me dit avec une « peine apparente : — Eh bien! voilà « une malheureuse affaire bien défavo- « rable à votre amazone (c'était l'évé- « nement et l'échauffourée du général « Mallet). Ce que j'aurais cru pouvoir « faire de mon chef il y a quelques jours, « je ne puis désormais me le permettre « sans une décision supérieure. — Et je « ne sais pas ce qui en arriva. »

L'Empereur s'est arrêté quelque temps sur les abus que je venais d'exprimer, puis il a conclu : « D'abord, mon cher, « pour procéder régulièrement, il fau- « drait savoir si l'on vous a dit vrai ; il « faudrait entendre contradictoirement

« ceux qui sont accusés; ensuite, il est
« vrai de confesser toute bonnement que
« les abus sont inhérens à toute société
« humaine. Voyez que presque tout ce
« dont vous vous plaignez se trouve
« commis précisément par ceux-là même
« qui avaient charge expresse de l'em-
« pêcher. Le moyen de remédier à cela,
« quand on ne peut pas voir partout?
« car il existe comme une espèce de ré-
« seau étendu sur les lieux abaissés, qui
« enveloppe la petite multitude. Il faut
« qu'une maille se rompe, un hasard
« tel que celui qui y a conduit quelqu'un
« comme vous, pour qu'il en remonte
« quelque chose à la haute région. Aussi
« un de mes rêves, nos grands événe-
« mens de guerre accomplis et soldés,
« de retour à l'intérieur, en repos et res-
« pirant, eût été de chercher une demi-
« douzaine ou une douzaine de vrais

« bons philanthropes, de ces braves gens
« ne vivant que pour le bien, n'existant
« que pour le pratiquer; je les eusse
« disséminés dans l'Empire, qu'ils eus-
« sent parcouru en secret pour me ren-
« dre compte à moi-même : ils eussent
« été les *espions de la vertu!* Ils seraient
« venus me trouver directement; ils eus-
« sent été mes confesseurs, mes direc-
« teurs spirituels; et mes décisions avec
« eux eussent été mes bonnes œuvres
« secrètes. Ma grande occupation, lors
« de mon entier repos, eût été, du som-
« met de ma puissance, de m'occuper à
« fond d'améliorer la condition de toute
« la société; j'eusse prétendu descendre
« jusqu'aux jouissances individuelles; et
« s'il n'eût pas suffi de mon naturel pour
« m'y porter, le calcul encor serait venu
« m'y décider; car après tant de gloire
« acquise, quel autre moyen me restait

« d'en acquérir encore? et c'est parce « que je savais très bien que toute cette « fourmillière d'abus devait exister, « parce que je voulais sauver ou rendre « plus difficiles les tyrannies subalternes « et intermédiaires, que j'avais imaginé, « pour notre temps de crise, mon orga- « nisation des prisons d'État. — Oui, « Sire, mais elle fut loin de faire fortune « dans nos salons, et ne contribua pas « peu à vous rendre impopulaire. Nous « criâmes de tous côtés aux *nouvelles* « *Bastilles*, au renouvellement des *let-* « *tres de cachet*. — Je le sais bien, a dit « l'Empereur, cela fut répété par toute « l'Europe, et me rendit odieux. Et « pourtant, voyez quel peut être l'em- « pire des mots, envenimés encore par « la mauvaise foi! Le tout vint princi- « palement de la gaucherie du titre de « mon décret, qui me passa par distrac-

« tion ou autrement; car au fond je « soutiens que cette loi était un grand « bienfait, et rendait en France la li- « berté individuelle plus complète, plus « assurée qu'en aucun autre pays de « l'Europe.

« Après les crises dont nous sortons, « a-t-il dit, avec les factions qui nous « avaient divisés, les complots qui avaient « été tramés, ceux qu'on tramait encore, « des emprisonnemens étaient indispen- « sables, et ils n'étaient qu'un bienfait « car ils remplaçaient l'échafaud. Or, je « voulus rendre ces emprisonnemens lé- « gaux; je voulus les enlever au caprice, « à l'arbitraire, à la haine, aux vengean- « ces. Nul, par ma loi, ne pouvait plus « être emprisonné, détenu comme pri- « sonnier d'État, sans la décision de mon « Conseil-Privé. Seize personnes le com- « posaient, les premières, les plus in-

« dépendantes, les plus distinguées de
« l'État. Quelle petite passion eût osé se
« compromettre avec un tel tribunal ?
« Moi-même ne m'étais-je pas là inter-
« dit de la sorte la faculté d'une arres-
« tation capricieuse? Nul ne pouvait être
« détenu que pour une année, sans une
« nouvelle décision du Conseil-Privé;
« il suffisait de quatre voix sur seize pour
« amener sa libération. Deux conseillers
« d'État allaient entendre ces prison-
« niers, et se trouvaient dès-lors leurs
« avocats zélés au Conseil-Privé. Ces
« prisonniers avaient de plus pour eux
« la commission de la liberté individuelle
« du Sénat, dont on n'a ri dans le public
« que parce qu'elle ne faisait point d'é-
« talage de ses efforts et de ses résultats;
« mais elle a rendu de grands services;
« car ce serait bien peu connaître les
« hommes que d'imaginer que les séna-

« teurs, qui n'avaient rien à attendre des « ministres, et qui rivalisaient d'impor- « tance avec eux, n'eussent pas fait usage « de leurs prérogatives pour les impor- « tuner ou leur rompre en visière vis-à- « vis de moi, s'ils en eussent trouvé « une occasion flagrante. De plus, j'avais « donné la surveillance des prisonniers « et la police des prisons aux tribunaux, « ce qui paralysait dès l'instant tout l'ar- « bitraire des autres branches de l'ad- « ministration et de ses nombreux agens « subalternes*.

---

* On trouve sur les prisons d'État un article spécial et développé, au tome 1er, p. 165 des Mémoires de Napoléon, publiés par les généraux Montholon et Gourgaud; Paris, Bossange frères, 1823. Je pourrais m'autoriser souvent aujourd'hui du témoignage de ce précieux re-

« Après de telles précautions, je n'hé-
« site pas à prononcer que, par la signa-
« ture de ce décret, la liberté civile se
« trouvait assurée en France autant que
« possible. On méconnut ou l'on feignit
« de méconnaître cette vérité ; car nous
« autres Français il faut que nous mur-
« murions de tout et toujours.

« Le vrai est que, lors de ma chute,

---

cueil ; et ce n'est pas une petite satisfaction pour moi, à mesure que les volumes paraissent, que de retrouver dans les propres dictées de Napoléon, qui, n'ayant eu lieu qu'après mon départ de Sainte-Hélène, m'étaient conséquemment inconnues, une foule d'objets que je me trouve avoir saisis au vol dans ses conversations, et avoir reproduits fidèlement avec une concordance parfaite.

« les prisons d'État ne renfermaient « guère que deux cent cinquante indivi- « dus, et que j'en avais trouvé neuf mille « en arrivant au consulat. Qu'on par- « coure la liste de ce qu'on a dû y trou- « ver, et que l'on cherche les causes et « le motif de leur détention, on verra « qu'il n'en est presque aucun qui n'eût « mérité la mort, qui ne l'eût trouvée « par un jugement, pour qui conséquem- « ment la détention ne fût de ma part « qu'un bienfait. Pourquoi ne publie-t- « on rien contre moi aujourd'hui à ce « sujet? Où donc sont les grands griefs « qu'on me reproche? C'est qu'en effet « il ne se trouve rien. Si quelques-uns « des prisonniers sont venus depuis se « vanter auprès du roi des souffrances « qu'ils avaient éprouvées à cause de leurs « efforts en sa faveur, ne prononcent- « ils pas là eux-mêmes leur arrêt et ma

« justification? car ce qui peut être une « vertu aujourd'hui aux yeux du roi, « était alors incontestablement un crime « sous moi, et ce n'est que parce que je « répugnais à du sang, pour des crimes « politiques, et que de tels procès n'eus- « sent fait que maintenir l'agitation, l'in- « certitude au sein de la patrie, que « je commuai la peine en simple déten- « tion.

« Je le répète, les Français, à mon « époque, ont été les plus libres de toute « l'Europe, sans en excepter même les « Anglais; car, en Angleterre, si une « crise vient à faire suspendre *l'habeas* « *corpus*, tout individu est passible de la « prison par la seule volonté des minis- « tres, sans qu'ils aient à en justifier les « motifs ou à en donner la raison. Ma « loi était bien autrement limitée. Et « puis enfin, a-t-il terminé, si, en dépit

« de mes bonnes intentions, si, malgré « tous mes soins, il existait encore tout « ce que vous venez de dire, et beaucoup « d'autres choses sans doute, c'est qu'il « n'est pas si aisé que l'on pense d'éta- « blir le bien. Ce qu'il y a de bien re- « marquable, c'est que tous les pays « qu'on a séparés de nous, ont regretté « les lois avec lesquelles je les ai gou- « vernés : c'est là un hommage rendu à « leur supériorité. Le vrai, le seul moyen « de me condamner victorieusement sur « le mal qu'elles ont présenté, serait de « pouvoir montrer autre part quelque « chose de meilleur! De nouveaux temps « succèdent, on verra, etc., etc. »

Sur les cinq heures, le Grand-Maréchal qui sortait de chez l'Empereur m'a dit qu'il me demandait. L'Empereur n'était pas sorti de la journée. Je l'ai trouvé considérant le nouveau billard,

Il a craint qu'il ne fît trop humide pour sortir; il s'est mis à faire quelques parties d'échecs en attendant le dîner. Dans la soirée, il nous a lu *Atrée et Thyeste*, de Crébillon. Cette pièce nous a paru horrible, nous l'avons trouvée dégoûtante et nullement tragique. L'Empereur n'a pu l'achever.

*Dimanche* 21.

Sur l'Egypte. — Saint-Jean-d'Acre. — Le désert. — Anecdotes, etc.

Vers les trois heures, l'Empereur a demandé sa calèche, m'a fait appeler, et nous avons marché ensemble jusqu'au fond du bois, où il avait ordonné à la calèche de venir le joindre. J'avais à lui communiquer de petits détails qui lui étaient personnels.....

.....

Dans le cours de la promenade, nous

avons aperçu des bâtimens qui arrivaient.

Au dîner, l'Empereur s'est trouvé fort causant. Il venait de travailler à sa campagne d'Egypte, qu'il avait laissée quelque temps, et qu'il nous avait dit devoir être aussi intéressante qu'une épisode de roman. Au sujet de sa pointe sur Saint-Jean-d'Acre, il disait : « C'était « pourtant bien audacieux que d'avoir « osé se placer ainsi au milieu de la Syrie « avec seulement douze mille hommes. « J'étais, continuait-il, à cinq cents lieues « de Desaix, qui formait l'autre extré- « mité de mon armée. Sidney Smith a « raconté que j'avais perdu dix-huit « mille hommes devant Saint-Jean-d'A- « cre ; or, mon armée n'était que de « douze mille hommes. Un petit échappé « du collége, à ce qu'il paraît, n'enten- « dant rien à ce qu'il décrit, ne sachant

« que faire quelques phrases, et voulant
« sans doute gagner quelque argent,
« frère pourtant de quelqu'un que j'ai
« comblé, qui faisait partie de mon Con-
« seil d'Etat, vient de publier sur cet
« événement quelque chose qui m'a pas-
« sé aujourd'hui sous les yeux, et qui
« m'irrite par sa niaiserie et la mauvaise
« teinte qu'il essaie de répandre sur la
« gloire et les travaux de cette armée, etc.

« Si j'avais été maître de la mer, j'eusse
« été maître de l'Orient ; et la chose était
« si possible, que cela n'a tenu qu'à la
« stupidité ou à la mauvaise conduite de
« quelques marins.

« Volney, voyageant en Egypte avant
« la révolution, avait écrit qu'on ne
« pourrait occuper ce pays sans trois
« grandes guerres : contre l'Angleterre,
« le Grand-Seigneur et les habitans. La
« dernière surtout lui paraissait difficile

« et terrible. Il s'est trompé tout à fait à « l'égard de celle-ci, car elle n'a été rien « pour nous. Nous étions même venus à « bout d'avoir, en peu de temps, les ha- « bitans pour amis, et d'avoir mêlé leur « cause à la nôtre.

« Une poignée de Français avait donc « suffi pour conquérir ce beau pays, « qu'ils n'eussent jamais dû perdre! Nous « avions vraiment accompli des prodiges « de guerre et de politique! Notre affaire « n'avait rien de commun avec les an- « ciennes croisades : les croisés étaient « innombrables et mus par le fanatisme ; « mon armée, au contraire, était fort « petite, et les soldats si peu passionnés « pour leur entreprise, qu'ils furent ten- « tés souvent, dans leur principe, d'enle- « ver leurs drapeaux et de revenir. Tou- « tefois, j'étais venu à bout de les récon- « cilier avec le pays, où il y avait abon-

« dance de toutes choses, et à si bon,
« marché, que je fus un moment tenté
« de les mettre à la demi-solde, pour
« leur conserver l'autre moitié en ré-
« serve. Je m'étais acquis un tel empire
« sur eux, qu'il m'eût suffi d'un simple
« ordre du jour pour les rendre Maho-
« métans. Ils n'eussent fait qu'en rire;
« la population eût été satisfaite, et les
« chrétiens de l'Orient eux-mêmes eus-
« sent cru leur cause gagnée; ils nous
« eussent approuvés, pensant que nous
« ne pouvions pas faire mieux pour eux
« et pour nous.

« Les Anglais ont frémi de nous voir
« occuper l'Egypte. Nous montrions à
« l'Europe le vrai moyen de les priver
« de l'Inde. Ils ne sont pas encore bien
« rassurés; et ils ont raison. Si quarante
« ou cinquante mille familles européen-
« nes fixent jamais leur industrie, leurs

« lois et leur administration en Egypte « l'Inde sera aussitôt perdue pour les An- « glais, bien plus encore par la force des « choses que par celle des armes. »

Dans le cours de la soirée, le Grand-Maréchal a rappelé à l'Empereur une de ses conversations avec le mathématicien *Monge*, à Cutakié, au milieu du désert. « Que vous semble de tout ceci, citoyen « Monge? disait Napoléon. — Mais, ci- « toyen Général, répondait Monge, je « pense que si jamais on voit ici autant « de voitures qu'à l'Opéra, il faudra qu'il « se soit passé de fameuses révolutions « sur le globe. » L'Empereur riait beaucoup à ce ressouvenir. Il avait pourtant alors sur les lieux, disait-il, une voiture à six chevaux. C'était assurément la première qui eût traversé le désert de la sorte; aussi elle étonnait fort les Arabes.

L'Empereur disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination. Et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert !*.....

L'Empereur disait encore que quand on le sut en Syrie, on avait arrangé au Caire qu'on ne le reverrait jamais; et il racontait alors le vol et l'effronterie d'un petit Chinois qu'il avait à son service. « C'était un petit nain, difforme, dont « Joséphine, disait-il, s'était engouée « dans le temps à Paris. Il était le seul « Chinois en France, et dès-lors elle avait « dû l'avoir derrière sa voiture. Elle le

« promena en Italie; mais comme il la
« volait, elle ne savait plus qu'en faire.
« Pour l'en débarrasser, je le pris avec
« moi dans mon expédition d'Egypte.
» C'était toujours le reporter à la moitié
« de son chemin, que de le jeter en
« Egypte. Toutefois, ce petit monstre
« avait au Caire l'intendance de ma cave;
« je n'eus pas plus tôt passé le désert, qu'il
« vendit, et à vil prix, deux mille bou-
« teilles de vin de Bordeaux délicieux,
« ne cherchant qu'à faire de l'argent,
« dans la persuasion que je ne revien-
« drais jamais. Quand on annonça mon
« retour, il ne se déconcerta nullement;
« il courut au-devant de moi, et me dé-
« couvrit en serviteur fidèle, disait-il, la
« dilapidation de mon vin, qu'il attri-
« buait effrontément à tous ceux qu'il lui
« plut d'accuser. La fourberie était si peu
« soutenable, qu'il fut en un instant con-

« duit à s'avouer lui-même le coupable.
« On me pressait fort de le faire pendre;
« je ne le fis point, parce qu'en toute
« justice il eût donc fallu en faire autant
« de tous les habits brodés qui avaient
« sciemment acheté et bu le vin. Je me
« contentai de le chasser et de l'expédier
« pour Suez, où il devint ce qu'il vou-
« lut. »

Je dois observer à ce sujet qu'ici nous avons pu croire un moment à un rapprochement bien singulier. Il y a quelques mois qu'il nous fut dit que dans l'un des bâtimens de la Chine qui passaient alors, retournant en Europe, se trouvait un Chinois disant avoir servi l'Empereur en Egypte. L'Empereur alors s'était écrié que c'était son petit voleur, celui dont je viens de raconter l'histoire; mais ce n'était au vrai qu'un cuisinier de Kléber.

L'Empereur, plus gai que de coutume, a terminé brusquement la conversation en se tournant vers M^me^ Bertrand : « Hé « bien ! Madame, quand serez-vous à « votre logement des Tuileries ? lui a-t-il « demandé en riant. Quand donnerez-« vous vos beaux dîners d'ambassadeurs? « Mais vous serez obligée, du moins as-« sure-t-on, de changer vos ameuble-« mens, vous les trouverez passés. » Alors on en est venu tout naturellement au grand luxe dont nous avons été témoins sous l'Empereur.

*Lundi* 22.

Avis paternel, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro ; Mesmer ; Gall ; Lavater, etc. — L'organisation cranologique de Napoléon une vraie merveille selon Gall.

L'Empereur est entré dans ma cham-

bre sur les dix heures, et m'a pris pour marcher avec lui. Au retour nous avons tous déjeûné dehors. Le temps était magnifique, la chaleur forte, mais bienfaisante. L'Empereur a demandé sa calèche; deux de nous étaient avec lui; le troisième, à cheval, suivait à côté; le Grand-Maréchal n'avait pu venir. L'Empereur est revenu sur quelques bouderies qui avaient eu lieu il y avait quelques jours. Il a analysé notre position, nos besoins : « Vous êtes destinés, nous « disait-il, en rentrant dans le grand « monde un jour, à vous y trouver *frères* « à cause de moi. Ma mémoire vous le « commandera. Soyez-le donc dès au- « jourd'hui! » Il peignait alors le bien que nous pourrions nous créer, les peines que nous pourrions tromper, etc., etc. C'était tout à la fois une leçon de famille, de morale, de sentiment et de conduite.

Elle eût dû être écrite en lettres d'or. Il a parlé près de cinq quarts d'heure : je ne pense pas que cette leçon soit jamais oubliée par aucun de nous. Pour moi, j'aurai toujours présens, non seulement les principes et les paroles, mais encore le son de voix, l'expression, le geste, et, par-dessus tout, le cœur qui les exprimait.

Vers les cinq heures, l'Empereur est entré dans ma chambre, où je travaillais avec mon fils le chapitre d'Arcole. Il avait quelque chose à me dire. Je l'ai suivi dans le jardin, où par la suite il est revenu longement sur sa conversation de la calèche....

Le dîner se passe à présent dans l'ancien cabinet topographique, contigu au cabinet de l'Empereur, et à l'ancien logement du ménage Montholon, dont on a fait une bibliothèque assez pro-

pre, à l'aide des livres et de quelques boiseries venues dernièrement d'Angleterre.

Les traces de l'incendie dans le salon se réparant lentement, nous sommes contraints de demeurer à table, dans notre nouvelle salle à manger, jusqu'à ce que l'Empereur se retire. C'est, du reste, au grand profit de la conversation.

L'Empereur aujourd'hui était fort causant. On parlait de rêves, de pressentimens, de prévisions, ce que les Anglais appellent *double sight* (double vue). Nous avons débité tous les lieux communs qu'amènent d'ordinaire ces objets, jusqu'à parler de sorciers et de revenans. L'Empereur a conclu : « Toutes « ces charlataneries et tant d'autres, « telles que celles de Cagliostro, Mesmer, « Gall, Lavater, etc., se détruisent par

« ce seul raisonnement, bien simple « pourtant : *Tout cela peut être, mais « cela n'est pas.*

« L'homme aime le merveilleux, di- « sait-il ; il a pour lui un charme irrésis- « tible; il est toujours prêt à quitter ce- « lui dont il est entouré, pour courir « après celui qu'on lui forge. Il se prête « lui-même à ce qu'on le trompe. Le « vrai c'est que tout est merveille autour « de nous. Il n'est point de phénomène « proprement dit; tout est phénomène « dans la nature : mon existence est un « phénomène; le bois qu'on met dans « la cheminée et qui me chauffe, est un « phénomène, la lumière que voilà, et « qui m'éclaire, est un phénomène; « toutes les causes premières, mon in- « telligence, mes facultés, sont des phé- « nomènes; car tout cela est, et nous « ne savons le définir. Je vous quitte ici,

« continua-t-il, me voilà à Paris, entrant « à l'Opéra; je salue les spectateurs, « j'entends les acclamations, je vois les « acteurs, j'entends la musique. Or, si « je puis franchir la distance de Sainte-« Hélène, pourquoi ne franchirais-je pas « la distance des siècles? Pourquoi ne « verrais-je pas l'avenir comme le passé? « L'un serait-il plus extraordinaire, plus « merveilleux que l'autre? Non; mais seu-« lement, cela n'est pas. Voilà le raison-« nement qui détruira toujours, sans « réplique, toutes les merveilles imagi-« naires. Tous ces charlatans disent des « choses fort spirituelles; leurs raison-« nemens peuvent être justes, ils sédui-« sent; seulement la conclusion est fausse, « parce que les faits manquent.

« *Mesmer* et le mesmérisme ne se sont « jamais relevés du rapport de Bailly, au « nom de l'Académie des Sciences. Mes-

« mer produisait des effets sur une per-
« sonne, en la magnétisant en face. Cette
« même personne, magnétisée par der-
« rière, à son insu, n'éprouvait plus
« rien. C'était donc de sa part une erreur
« de son imagination, une faiblesse des
« sens : c'était le somnambule qui, la
« nuit, court sur les toits sans danger,
« parce qu'il ne craint pas ; le jour il se
« casserait le cou, parce que ses sens le
« troubleraient.

« J'entrepris un jour, disait-il, à une
« de mes audiences publiques, le char-
« latan *Puységur*, sur sa somnambule.
« Il voulut le prendre très haut; je le
« terrassai par ces seuls mots : Si elle est
« si savante, qu'elle nous dise quelque
« chose de neuf. Dans deux cents ans,
« les hommes auront fait bien des pro-
« grès; qu'elle en spécifie un seul. Qu'elle
« dise ce que je ferai dans huit jours,

« Qu'elle fasse connaître les numéros qui « sortiront demain à la loterie, etc.

« J'en fis de même pour *Gall;* j'ai « beaucoup contribué à le perdre. Cor- « visart était son grand sectateur : lui et « ses semblables ont un grand penchant « pour le matérialisme : il accroîtrait « leur science et leur domaine. Mais la « nature n'est point si pauvre. Si elle « était si grossière que de s'annoncer « par des formes extérieures, nous irions « plus vite en besogne, et nous serions « plus savans. Ses secrets sont plus fins « et plus délicats, plus fugitifs ; jusqu'ici « ils échappent à tout. Un petit bossu se « trouve un grand génie; un grand bel « homme n'est qu'un sot. Une large tête « à grosse cervelle n'a parfois pas une « idée, tandis qu'un petit cerveau se « trouvera d'une vaste intelligence. Et « voyez l'imbécilité de Gall : il attribue

« à certaines bosses des penchans et des « crimes qui ne sont pas dans la nature, « qui ne viennent que de la société et « de la convention des hommes : que de- « vient la bosse du vol s'il n'y avait point « de propriétés ? la bosse de l'ivrognerie, « s'il n'existait point de liqueurs fermen- « tées ? celle de l'ambition, s'il n'existait « point de société ?

« Il en est de même de cet insigne « charlatan *Lavater*, avec ses rapports « du physique et du moral. Notre cré- « dulité est dans le vice de notre nature; « il est en nous de vouloir aussitôt nous « parer d'idées positives, lorsque nous « devrions, au contraire, nous en garan- « tir soigneusement. A peine voyons- « nous les traits d'un homme, que nous « voulons prétendre connaître son carac- « tère. La sagesse serait d'en repousser « l'idée, de neutraliser ces circonstances

« mensongères. Un tel m'a volé ; il avait « les yeux gris ; depuis, je ne verrai plus « d'yeux gris, sans l'idée, la crainte du « vol ; c'est une arme qui m'a blessé, et « que je redoute partout où je la vois ; « mais sont-ce bien les yeux gris qui « m'ont volé ? La raison, l'expérience, » et j'ai été dans le cas d'en faire une « grande pratique, montrent que tous « ces signes extérieurs sont autant de « mensonges ; qu'on ne saurait trop s'en « garantir, et qu'il n'est réellement d'au- « tre moyen de juger et de connaître sû- « rement les hommes, que de les voir, « de les essayer, de les pratiquer. Après « tout cela, il se rencontre des figures « tellement hideuses, il faut l'avouer « (et il en a cité une qui nous a tous fait « rire, celle du Gouverneur), que la « raison la plus forte est mise d'abord « en fuite, et que la condamnation se

« prononce en dépit de toute cette rai-
« son même. »

*N. B.* Le docteur Gall, dont il vient d'être question, trompant les prévisions de l'Empereur, a triomphé de ses premiers échecs, et n'en a point conservé de rancune, ou a préféré du moins la faire céder aux applications de sa doctrine. Il a dit, répété et même écrit, je crois, que la contexture cranologique de Napoléon était ce qu'il avait vu de plus extraordinaire, et qu'elle tenait du merveilleux. Dans l'étude réfléchie qu'il en avait faite, ses principes l'avaient porté à soupçonner que cette tête avait dû croître et grossir fort tard, même après la virilité; et poursuivant avec opiniâtreté cette vérification, il en était arrivé à recueillir du chapelier de l'Empereur la connaissance précieuse, qu'aussi tard que sous l'empire on avait été obligé

d'altérer en effet et d'accroître la forme du chapeau de S. M.

*Mardi* 23.

Accumulation singulière de contrariétés, etc.

Sur les trois heures, l'Empereur est entré dans ma chambre. Il voulait se promener. Je l'ai suivi; il avait la figure sombre; il souffrait depuis la veille. La grande chaleur, durant son tour de calèche, lui avait fait mal. Il a vu de dehors une nouvelle porte que l'on pratiquait; elle eût changé tout l'intérieur du cabinet topographique et de l'ancien logement de M^me^ de Montholon. On ne lui en avait pas parlé; il en a été vivement contrarié, et faisant appeler sur-le-champ celui qui l'avait ordonnée, les mauvaises raisons que celui-ci a données n'ont fait que le contrarier davantage; il lui a commandé vivement d'al-

ler la faire refermer à l'instant même. Nous avons voulu marcher; mais il était dit que ce soir il serait poussé à bout, que tout concourrait à lui donner de l'humeur; des Anglais se sont trouvés sur son passage; il les a évités presque avec de la colère, me disant que bientôt il ne serait plus possible de mettre le pied dehors. A deux pas de là, le docteur l'a joint pour lui faire part, assez gauchement, de quelques arrangemens qu'on projetait pour lui, Napoléon, et il lui demandait son avis. Or, on lui parlait là d'une des choses qui lui répugnaient peut-être davantage. Il a évité de répondre, chose qui lui était ordinaire contre les inconvéniens; mais cette fois c'était avec une humeur marquée; il a gagné la calèche et y est monté; mais sur notre route se sont trouvés encore des officiers anglais, et alors il a com-

mandé subitement une autre direction, et au galop.

Cependant la nouvelle ouverture faite à la maison, sans qu'il lui en eût rien dit, et qu'il trouvait si gauche, lui pesait encore sur le cœur : il allait l'alléger en s'en prenant gaîment à la femme de celui qui l'avait dirigée; laquelle se trouvait dans la calèche. « Ah! vous voilà, a-t-il « dit; vous êtes sous ma main, c'est vous « qui porterez la peine : le mari a fait la « faute, c'est la femme qui sera bourrée : « heureux cette fois l'absent! » Mais au lieu d'abonder dans ce sens, qui n'avait que de la grace, sans le moindre inconvénient, et dont le résultat eût été certain, la femme s'en est tenue toujours à vouloir inopportunément excuser son mari, à reproduire des raisons qui ne faisaient que ramener l'humeur. Enfin, pour combler la mesure, l'un de nous,

en découvrant les tentes du camp, lui a appris que les évolutions et les manœuvres de la veille étaient en réjouissance d'une des grandes victoires anglaises en Espagne, et que cela allait d'autant moins à ce régiment, qu'il y avait à peu près péri. Il était facile de lire dans les yeux de l'Empereur tout ce qu'il éprouvait d'un tel sujet de conversation. Toutefois « Un régiment ne périt jamais de-« vant l'ennemi, monsieur, il s'immor-« talise! » a été toute sa réponse; il est vrai qu'elle était faite sèchement.

Moi, je méditais en silence sur cette cumulation de contrariétés, frappant ainsi à coups redoublés dans aussi peu de temps. Je trouvais l'instant précieux pour un observateur, j'évaluais le supplice qu'elles devaient créer, et j'admirais le peu que l'Empereur en laissait échapper. Je me disais : Voilà pourtant

*l'homme intraitable, le tyran.* L'on eût dit qu'il m'avait deviné; car en descendant de la calèche, et nous trouvant deux pas en avant, il m'a dit à mi-voix: « Si vous aimez à étudier les hommes, « apprenez jusqu'où peut aller la pa- « tience, et tout ce qu'on peut dévorer! »

En arrivant, il a demandé du thé; je ne lui en avais jamais vu prendre. M^me^ de Montholon occupait pour la première fois son nouveau salon: il a voulu le voir, a observé qu'elle serait bien mieux que nous tous; il a fait apporter les échecs, a demandé du feu, et a joué successivement avec plusieurs de nous. Peu à peu il est revenu à sa situation naturelle. Nous avons atteint l'heure du dîner, où il a mangé un peu, ce qui l'a remis tout à fait. Il s'est livré alors à la conversation; est revenu de nouveau sur ses premières années, qui ont tou-

jours du charme pour lui. Il a beaucoup parlé de ses anciennes connaissances, de la difficulté qu'après son élévation, quelques-unes ont eue à pénétrer jusqu'à lui, et il a observé que si on ne pouvait franchir le seuil de son palais, c'était assurément bien en dépit de lui-même; et que devait-ce donc être, disait-il avec les autres Souverains? etc., etc.

En causant de la sorte, nous avons atteint onze heures, sans que l'Empereur, ni aucun de nous s'en fût aperçu.

*Mercredi* 24.

Madame de B.....—Détails, etc.—Anecdotes de l'émigration.

Aujourd'hui l'Empereur a essayé le billard qui venait d'être placé; puis il est sorti pendant quelques instans; le temps était fort humide, il est rentré presque aussitôt.

Avant dîner, l'Empereur me faisant causer dans sa chambre sur l'émigration, le nom de M^me^ de B..., laquelle avait été dame d'atours de Madame et fort en évidence au commencement de nos affaires, a été prononcé. Sur quoi l'Empereur a dit : « Mais cette M^me^ de B... « n'était-elle pas une très méchante « femme? — Assurément non, ai-je ré- « pondu : bien au contraire, c'est la « meilleure femme du monde, de beau- « coup d'esprit, et d'un excellent juge- « ment. — Eh bien! a dit l'Empereur, « elle doit avoir beaucoup à se plaindre « de moi. Voilà le malheur des faux rap- « ports : on me l'a fait fort maltraiter.— « Oui, Sire, vous l'avez rendue très « malheureuse. M^me^ de B... n'existait « que pour le charme de la société, et « vous l'avez bannie de Paris, et confi- « née dans la province, où je l'ai ren-

« contrée dans une de mes missions, ava-
« lant sa langue d'ennui, et ne maudis-
« sant pourtant pas Votre Majesté, sur
« laquelle je la trouvais raisonnable. —
« Eh bien, pourquoi n'êtes-vous pas
« venu me tirer d'erreur?—Ah! oui, Sire,
« vous nous étiez si peu connu, pour ce
« que je vous connais à présent, que je
« ne l'eusse pas osé pour moi-même.
« Mais voici un mot de M^me^ de B..., à
« Londres, au fort de notre émigration,
« qui vous la fera plus connaître que
« tout ce que je pourrais dire. Au mo-
« ment de votre arrivée au consulat,
« quelqu'un venant de Paris, se trou-
« vait chez elle à une petite réunion;
« il devint bientôt accidentellement
« l'homme de la fête, par tous les détails
« qu'il était en état de nous donner d'un
« lieu et de choses qui nous intéressaient
« si fort. Et comme on le questionnait

« sur le Consul.—Il ne peut vivre long-
« temps, répondit-il, *jaune à faire plai-*
« *sir :* ce fut son mot; et s'animant par
« degrés, il porta pour santé: A la mort
« du premier Consul!—Oh! l'horreur,
« s'écria aussitôt M^me^ de B..., à la mort
« d'un homme! fi donc! voici qui vau-
« dra mieux : A la santé du Roi!

«—Eh bien! je répète que je l'ai fort
« maltraitée, disait l'Empereur, et sur
« les rapports que l'on m'en faisait. On
« me l'avait représentée comme intri-
« gante, se mêlant de politique et sur-
« tout comme fort adonnée au sarcasme,
« et cela me rappelle un mot qu'on lui
« prête peut-être, et qui ne m'a frappé
« du reste que parce qu'il était très
« spirituel. Un personnage distingué, qui
« s'occupait fort d'elle, me disait-on,
« s'étant avisé de jalousie, ce dont elle
« se justifiait très bien, et ne se tenant

« pas pour battu, lui répondit, qu'après « tout, elle devait bien savoir que la « femme de César ne devait pas même « être soupçonnée. A quoi M^me de B... « trouva plaisant de riposter aussitôt, « que les deux petites lignes reçues ren- « fermaient deux graves erreurs; car il « était notoire à tous qu'elle n'était pas « sa femme, et que lui n'était pas César.

Après le dîner l'Empereur nous a lu une partie du Dissipateur et du Glorieux; il les a interrompus par dégoût : ils ne lui présentaient pas assez d'intérêt. Il souffrait beaucoup de son côté droit; c'était le résultat de l'humidité qui l'avait frappé le matin à sa promenade, et nous n'étions pas sans crainte que ce ne fût un symptôme de la maladie ordinaire dans ces climats brûlans.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre de Londres, avec un paquet de

quelques effets de toilette. Il venait d'arriver un bâtiment de guerre d'Angleterre : c'était le Griffon.

*Jeudi* 25.

L'Empereur reçoit des lettres des siens. — Conversation avec l'Amiral. — Commissaires des Alliés, etc., etc.

Sur les neuf heures, j'ai reçu du Grand-Maréchal, pour remettre à l'Empereur, trois lettres qui étaient pour lui. Elles venaient de Madame Mère, de la princesse Pauline et du prince Lucien. Cette dernière était dans une à moi, que le prince Lucien m'adressait de Rome, le six mars. J'en ai reçu aussi deux de mon agent d'affaires de Londres.

L'Empereur a passé toute la matinée à lire les papiers du vingt-cinq avril au treize mai : ils contenaient la mort de l'Impératrice d'Autriche, la prorogation

des Chambres en France, l'acquittement de Cambrone, la condamnation du général Bertrand, etc., etc. Il a dit beaucoup de choses sur chacun de ces objets.

Sur les trois heures, l'amiral Malcolm a fait demander à être présenté à l'Empereur. Il lui apportait les journaux des Débats jusqu'au treize mai. L'Empereur m'a dit de le lui amener, et a causé avec lui près de trois heures. Il plaît fort à l'Empereur, qui l'a traité, du premier instant, avec beaucoup d'abandon et de bonhomie, tout à fait comme une ancienne connaissance. L'Amiral s'est trouvé entièrement dans son sens sur une foule d'objets : il avouait que l'évasion de Sainte-Hélène était extrêmement difficile, et ne voyait aucun inconvénient à donner l'île entière ; il trouvait absurde qu'on n'eût pas mis l'Empereur à Plan-

tation-House; il sentait, mais depuis qu'il était ici seulement, avouait-il, que la qualification de général pouvait être injurieuse; il trouvait que lady Loudon avait été ridicule ici, qu'elle ferait rire d'elle à Londres: il pensait que le Gouverneur avait de bonnes intentions sans doute, mais qu'il ne savait pas faire. Les ministres, disait-il, avaient eu de l'embarras avec l'Empereur, et non de la haine; ils n'avaient su qu'en faire. En Angleterre, il eût été et il demeurait encore un épouvantail pour le continent; il eût été une arme trop dangereuse et trop puissante entre les mains de l'opposition, etc., etc. Du reste, il craignait, disait-il, que toutes ces circonstances ne pussent nous retenir long-temps ici, et il assurait que l'intention des ministres était qu'à l'évasion près, on comblât Napoléon à Sainte-Hélène, etc. Tout

cela était rendu d'une manière si convenable, que l'Empereur discutait la chose avec lui sans plus de chaleur que si elle lui avait été étrangère.

Un moment, l'Empereur l'a visiblement ému, lorsqu'au sujet des commissaires alliés, il lui a exprimé l'impossibilité de les recevoir. « Enfin, Monsieur, « lui a-t-il dit, vous et moi nous sommes « hommes; j'en appelle à vous. Se peut-« il que l'Empereur d'Autriche, dont j'ai « épousé la fille, qui a sollicité ce ma-« riage à genoux, auquel j'ai rendu deux « fois sa capitale, qui retient ma femme « et mon fils, m'envoie son commissaire « sans une seule ligne pour moi, sans un « petit bout de bulletin de la santé de « mon fils? Puis-je bien le recevoir? avoir « quelque chose à lui dire? Il en est de « même de celui d'Alexandre, qui a mis « de la gloire à se dire mon ami, contre

« lequel je n'ai eu que des guerres poli-
« tiques, et non des querelles person-
« nelles. Ils ont beau être Souverains,
« nous n'en sommes pas moins hommes;
« je ne réclame pas d'autre titre en ce
« moment! Ne devraient-ils pas tous
« avoir un cœur? Croyez, Monsieur, que
« quand je répugne au titre de général,
« il ne peut m'offenser : je ne le décline
« que parce que ce serait convenir que
« je n'ai pas été Empereur; et je défends
« ici plus l'honneur des autres que le
« mien. Je défends l'honneur de ceux
« avec qui j'ai été, à ce titre, en rapport,
« en traité, en alliance de sang et de
« politique. Le seul de ces commissaires
« que je puisse recevoir peut-être, serait
« celui de Louis XVIII, qui ne me doit
« rien : ce commissaire a été long-temps
« mon sujet, il ne fait que marcher avec
« les circonstances indépendantes de

« lui, aussi le recevrais-je demain, si je « ne craignais les mauvais contes qu'on « ferait sans doute, et les sottes couleurs « dont on ne manquerait pas de peindre « cette circonstance, etc. »

Après dîner l'Empereur est revenu encore sur l'époque de son consulat, sur les nombreuses conspirations dont il avait été l'objet, sur les personnes célèbres de cette époque, etc., etc. J'ai déjà mentionné ces objets en grande partie plus haut. La conversation a duré jusqu'à une heure du matin, ce qui était pour nous un extraordinaire.

*Vendredi* 26 *au Dimanche* 28.

Cour de l'Empereur. — Dépenses, économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc., etc.

Notre vie accoutumée ; sur le milieu

du jour, le tour en calèche; le soir, la conversation.

Le vingt-sept, l'Empereur a reçu un moment un colonel, parent des Walsh-Serrant, venant du Cap sur le Haycomb, et repartant le lendemain pour l'Europe. Il avait été gouverneur de Bourbon, dont il nous a fort entretenu, et sous des rapports agréables.

Après le dîner, la conversation a été sur l'ancienne et la nouvelle Cour, leurs arrangemens, leurs dépenses, leur étiquette, etc., etc. J'ai déjà parlé ailleurs de la plupart de ces choses, dont beaucoup n'ont été que renouvelées ici. J'en supprime ce qui ne serait que pure répétition.

La Cour de l'Empereur était bien plus magnifique, sous tous les rapports, que tout ce qu'on avait vu jusque-là, et cependant, disait-il, elle coûtait infiniment

moins. La suppression des abus, l'ordre et la régularité dans les comptes, faisaient cette grande différence. Sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, observait-il, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et elle ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que quatre cent mille francs, tandis qu'elle revenait au Roi à sept millions. Il en était de même de la table : l'ordre et la sévérité de Duroc, disait l'Empereur, avait accompli des prodiges sur ce point. Sous les Rois, les palais ne demeuraient point meublés, on transportait les mêmes meubles d'un palais à l'autre; on n'en fournissait point aux gens de la Cour; c'était à chacun à s'en pourvoir. Sous lui, au contraire, il n'y avait personne en service qui ne se trouvât dans

la chambre qui lui était assignée aussi bien et mieux que chez lui, pour tout ce qui était nécessaire ou convenable.

L'écurie de l'Empereur lui coûtait trois millions; les chevaux revenaient, en somme, à trois mille francs l'un dans l'autre par an. Un page coûtait de six à huit mille francs : cette dernière dépense, observait-il, était la plus forte, peut-être, du palais; aussi pouvait-on vanter l'éducation qu'on leur donnait, les soins qu'on en prenait. Toutes les premières familles de l'Empire sollicitaient d'y placer leurs enfans; et elles avaient raison, disait l'Empereur.

Quant à l'étiquette, l'Empereur disait qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée sous lui) du service des besoins. Il avait mis de côté tout ce qui était sale et réel, pour y substituer ce qui n'était que no-

minal et de pure décoration. « Un roi, « disait-il, n'est pas dans la nature; il « n'est que dans la civilisation. Il n'en « est point de nu; il n'en saurait être « que d'habillé, etc. »

L'Empereur disait qu'on ne saurait être plus sûr que lui de la nature et de la comparaison de tous ces objets, parce qu'il avaient été tous arrêtés par lui, et sur les procès-verbaux des temps passés, où il n'avait fait qu'élaguer le ridicule, et conserver ce qui pouvait être bon, etc.

La conversation s'était prolongée au-delà de onze heures. Elle avait été assez gaie, et l'Empereur a encore observé, en nous quittant, qu'il fallait, après tout, que nous fussions une bonne pâte de gens, pour pouvoir nous contenter ainsi à Sainte-Hélène.

*Lundi* 29.

Nouvelle méchanceté du Gouverneur, etc. — Projet désespéré du Corse Santini.

Le temps s'est mis au mauvais depuis quelques jours; l'Empereur a profité d'un instant pour visiter une tente que l'Amiral lui a fait élever très galamment par les gens de sa frégate, depuis qu'il l'a entendu, dans la conversation, se plaindre de n'avoir pas d'ombrage ici, et de ne pouvoir demeurer hors de sa chambre. L'Empereur a parlé à l'officier et aux gens qui la terminaient en cet instant, et a commandé de faire donner un napoléon à chacun des matelots.

Aujourd'hui nous avons appris que le dernier bâtiment avait apporté, à l'adresse de l'Empereur, un ouvrage sur les affaires du temps, par un membre du Parlement, nous a-t-on dit. Il était

envoyé par l'auteur même, et sur la reliure était en lettres d'or : *A Napoléon-le-Grand*. Cette circonstance a porté le Gouverneur à retenir l'ouvrage, sévérité qui, de sa part, constraste étrangement avec son empressement à nous avoir prêté des libelles qui s'expriment si inconvenablement sur l'Empereur.

Pendant le dîner, l'Empereur, fixant d'un œil sévère un de ses gens, a dit, au grand étonnement de nous tous : « Comment, brigand, tu voulais tuer le « Gouverneur !.... Misérable !.... Qu'il te « revienne de pareilles idées, et tu auras « affaire à moi; tu verras comme je te « traiterai. » Et, s'adressant à nous, il a dit : « Messieurs, voilà Santini qui vou- « lait tuer le Gouverneur. Ce drôle allait « nous faire là une belle affaire ! Il m'a « fallu toute mon autorité, toute ma « colère pour le retenir. »

Pour l'intelligence de ceci, je dois dire que Santini, jadis huissier du cabinet de l'Empereur, et que son extrême dévouement avait porté à suivre son maître pour le servir, disait-il, sous quelque titre que l'on voulût, était un Corse qui sentait profondément et s'exaltait avec facilité. Exaspéré au dernier point par tous les mauvais traitemens du Gouverneur, ne pouvant tenir aux outrages qu'il voyait prodiguer à l'Empereur, aigri de voir sa santé en dépérir, gagné lui-même par une mélancolie noire, il avait cessé, depuis quelques temps, tout service de l'intérieur ; et, sous prétexte de procurer quelques oiseaux pour le déjeûner de l'Empereur, il semblait ne plus s'occuper que de chasser dans le voisinage. Dans un moment d'abandon il confia à Cypriani, son compatriote, qu'il avait le projet, à

l'aide de son fusil à deux coups, de tuer le Gouverneur et de s'expédier ensuite lui-même. Le tout, disait-il, pour délivrer la terre d'un monstre.

Cypriani, qui connaissait le caractère de son compatriote, effrayé de sa résolution, en fit part à plusieurs autres du service, et tous se réunirent pour prêcher Santini; mais leur éloquence, loin de l'adoucir, ne semblait que l'irriter. Ils prirent alors le parti de tout découvrir à l'Empereur, qui le manda sur-le-champ en sa présence : « Et ce n'est me « disait-il plus tard, que par autorité « *impériale*, *pontificale*, que j'ai pu venir « à bout de terrasser la résolution de ce « gaillard-là. Voyez un peu l'esclandre « qu'il allait causer. J'aurais donc encore « passé pour le meurtrier, l'assassin du « Gouverneur. Et, au fait, il eût été

« bien difficile d'ôter une telle pensée « de la tête de bien des gens ! etc. »

L'Empereur nous a lu après dîner la Mort de Pompée, que les journaux disaient occuper beaucoup Paris en ce moment par ses allusions. Et, à ce sujet, on a répété encore qu'on y avait été obligé de défendre Richard, observant qu'assurément au cinq et six octobre, Louis XVI eût été loin d'imaginer qu'on fût jamais dans le cas de le proscrire pour le compte d'un autre. « C'est que « les choses ont bien changé ! » a dit « l'Empereur.

*Mardi* 30.

L'Empereur, après quelques tours dans le jardin, est entré chez le général Gourgaud, où il s'est occupé long-temps, le compas et le crayon à la main, à arrêter les dimensions de la côte de Syrie

et du plan de Saint-Jean-d'Acre, dont il l'a chargé. En marquant quelques points autour de Saint-Jean-d'Acre, il disait : « J'ai passé là de bien mauvais « momens! »

Le soir, le Mariage de Figaro, qui nous a amusés et intéressés beaucoup plus que nous ne nous y attendions. C'était la révolution déjà en actions, disait l'Empereur en fermant le livre.

*Mercredi* 31.

Mélanie de La Harpe.— Religieuses.— Couvens.— Trapistes.— Clergé français.

Le temps a été épouvantable; à peine l'Empereur a-t-il pu, sur les trois heures, gagner le salon de M^me^ de Montholon. Il y a lu quelque temps les Mille et une Nuits, qu'il a trouvées sous sa main; et jetant ensuite les yeux sur un volume du Moniteur que travaille en ce moment

M. de Montholon, et qui se trouvait ouvert aux négociations pour un armistice maritime en 1800, il s'y est enseveli plus d'une heure.

Après dîner, l'Empereur a lu d'abord la Mère Coupable, à laquelle nous avons trouvé de l'intérêt, et puis Mélanie de La Harpe, qu'il a trouvée méchamment conçue et fort mal exécutée. « Une dé-
« clamation boursoufflée, disait-il, tout
« à fait dans l'esprit du temps, bâtie sur
« des calomnies à la mode, et des fausse-
« tés absurdes. Quand La Harpe écrivait
« cette pièce, un père n'aurait certaine-
« ment pas eu le pouvoir de forcer sa
« fille à être religieuse; jamais l'autorité
« n'y eût donné les mains. Cette pièce,
« jouée au moment de la révolution, n'a
« dû son succès qu'au travers d'esprit du
« moment. Aujourd'hui que la passion
« est tombée, elle ferait pitié. La Harpe

« n'a fait que de fausses peintures : il ne « fallait point attaquer des institutions « vicieuses avec des instrumens vicieux.»

L'Empereur disait que La Harpe avait tellement manqué son but, vis-à-vis de lui, que tout son intérêt était pour le père, et sa mauvaise humeur contre la fille. Il ne l'avait jamais vu jouer qu'il ne fût tenté de se lever de sa loge, et de crier à la fille : « Dites seulement « non, et nous vous soutenons tous ici; « chaque citoyen sera votre défenseur.»

Il disait qu'étant au régiment, il avait assisté à maintes prises d'habit. « C'était « une cérémonie fort suivie par les offi- « ciers, et qui nous irritait fort, disait-il, « surtout si les demoiselles étaient jo- « lies. Nous accourions, et tendions nos « oreilles longues d'une aune. Si elles « eussent dit *non*, nous les eussions en- « levées l'épée à la main. Il est donc

« faux qu'on employât la violence, mais « seulement on employait les séductions: « on enjôlait peut-être ces religieuses « à la manière des recrues. Le fait est « qu'elles avaient à passer, avant de con- « clure, par les religieuses, la supérieure, « le directeur, l'évêque, l'officier civil, « et enfin les spectateurs. Le moyen que « tout cela se fût entendu pour concou- « rir à un crime. »

L'Empereur disait qu'il était contraire aux couvens en général, comme inutiles, et d'une oisiveté abrutissante. Pourtant, d'un autre côté, disait-il encore, il y avait certaines choses à dire en leur faveur. Les tolérer, astreindre leurs membres à être utiles, ne reconnaître que des vœux annuels, était, selon lui, le meilleur *mezzo termine*, et c'est ce qu'il avait fait.

L'Empereur se plaignait de n'avoir

pas eu le temps de compléter aucune de ses institutions. Aux maisons de Saint-Denis et d'Ecouen, il s'était proposé de joindre un certain nombre de chambres pour servir d'asile et d'hospice à des veuves de militaires ou à des femmes âgées, etc., etc. « Et puis, il fallait « convenir encore, ajoutait-il, qu'il était « des caractères, des imaginations de « toutes sortes; qu'on ne devrait pas « contraindre les travers mêmes, quand « ils n'étaient pas nuisibles; qu'un Em- « pire comme la France pouvait et devait « avoir quelques hospices de fous appelés « *trapistes*. » Au sujet de ceux-ci, il faisait la remarque que s'il venait dans la pensée d'un homme d'infliger les pratiques qu'ils observent, assurément elles passeraient, et à juste titre, pour la plus abominable des tyrannies, et que pourtant elles peuvent faire les délices de

celui qui se les impose volontairement.. Voilà l'homme, ses bizarreries, ou sa folie!.... Il disait qu'il avait permis les moines du Mont-Cenis; mais ceux-ci du moins, ajoutait-il, étaient utiles, très utiles, on pourrait même dire héroïques.

L'Empereur avait dit dans son Conseil d'Etat, lors de l'organisation de l'université: « Ma pensée est que les moi-
« nes seraient de beaucoup les meilleurs
« corps enseignans, s'il était possible de
« les maîtriser, de les soustraire à un
« chef étranger. J'ai du penchant pour
« eux, avait-il ajouté. J'aurais peut-être
« eu la puissance de les rétablir; mais ils
« me l'ont rendu impossible. Je ne fais
« rien pour le clergé, qu'il ne me donne
« aussitôt lieu de m'en repentir. Ce n'est
« pas que je me plaigne précisément du
« vieux clergé; j'en suis même assez con-

« tent ; mais on élève les nouveaux prê-
« tres dans une doctrine sombre, fana-
« tique, il n'y a rien de gallican dans le
« jeune clergé.

« Je n'ai rien à dire contre les anciens,
« les vieux évêques : ils se sont montrés
« reconnaissans de ce que j'avais fait
« pour la religion ; ils ont répondu à mes
« espérances.

« Le cardinal *de Boisgelin* était un
« homme d'esprit, un homme de bien,
« qui m'avait loyalement adopté.

« L'archevêque de Tours, *Barral*,
« homme de beaucoup d'instruction, et
« qui nous a fort servis dans nos diffé-
« rends avec le Pape, m'est toujours de-
« meuré fort attaché.

« Le digne cardinal *du Belloy*, le bon
« archevêque *Roquelaure*, m'affection-
« naient sincèrement.

« Je n'avais fait nulle difficulté de met-

« tre l'évêque *Beausset* au nombre des « dignitaires de l'université, et je ne « doute pas qu'il ne fût un de ceux qui « s'y conduisaient le plus sincèrement « dans mes intentions.

« Tous ces anciens évêques eurent ma « confiance et nul ne la trompa. Ce qu'il « y a de singulier, c'est que ceux dont « j'ai eu à me plaindre sont précisément « ceux que j'avais faits moi-même; tant il « n'est que trop vrai que l'onction sainte, « en nous attachant au domaine du Ciel, « ne nous délivre pas des infirmités de « la terre, de ses travers, de ses vilenies, « de ses turpitudes, etc., etc. »

La conversation s'est arrêtée ensuite sur le manque de prêtres en France; sur l'obligation de les engager à seize ans, et la difficulté ou même l'impossibilité d'en trouver à vingt et un, etc., etc.

L'Empereur voulait qu'on les ordon-

nât beaucoup plus tard. « C'est fort bien, « lui répondaient les évêques, le Pape « même; vos raisonnemens sont très « justes; mais si vous attendez à cet âge, « vous n'en trouverez plus, avouaient-« ils, et vous admettez pourtant qu'il « vous en faut.

« Il est hors de doute, a observé l'Em-« pereur, qu'après moi viendront d'au-« tres principes. Peut-être verra-t-on en « France une conscription de prêtres et « de religieuses, comme on y voyait de « mon temps une conscription militaire. « Peut-être mes casernes deviendront-« elles des couvens et des séminaires. « Ainsi va le monde!... Pauvres nations! « en dépit de toutes vos lumières, de « toute votre sagesse, vous demeurez « soumises aux caprices de la mode « comme de simples individus. »

Il était près d'une heure du matin

quand l'Empereur s'est retiré ; c'était une véritable victoire sur l'ennui, a-t-il dit, et de grands avantages contre l'insomnie.

*Jeudi*, 1er *Août*.

Marie-Antoinette.—Mœurs de Versailles.—Anecdote.—Béverley.—Le Père de Famille de Diderot.

Le temps était épouvantable. Sur les trois heures le Grand-Maréchal est venu me chercher; j'avais précisément essayé de mettre le pied dehors, il ne m'a pas trouvé. C'étaient des Anglais qu'il avait à présenter à l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler sur les cinq heures : il était de mauvaise humeur, et un peu contre moi, disait-il : la visite de ces Anglais, le mauvais temps, le manque de salon, celui d'interprète, tout l'avait contrarié.

Il lisait les Veillées du Château, qui ne pouvaient l'intéresser, observait-il, et il les a quittées pour prendre les contes de la Reine Marguerite de Navarre.

Puis il est passé à causer de Versailles : la Cour, la Reine, M^me^ Campan, le Roi, ont été les principaux objets, et il a dit beaucoup de choses dont j'ai déjà cité quelques unes, et dont je supprime un grand nombre d'autres. Il a conclu, disant que Louis XVI eût été le plus exemplaire des particuliers, et qu'il avait été un fort pauvre Roi. Il a dit que la Reine eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe : elle avait, disait-il, tout-à-fait changé les mœurs de Versailles; l'antique gravité,

la sévère étiquette, se trouvaient transformées en gentillesses aisées, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissemens d'une jeune et belle souveraine.

Une anecdote des plus caractéristiques a été citée à l'appui : Un brave et digne général allemand se rend à Paris avec une recommandation spéciale pour la Reine, de la part de l'Empereur Joseph, son frère. La Reine ne croit pas lui faire de plus grande faveur que de l'admettre dans sa petite société. Il s'y trouva, comme on pense, un peu désorienté ; mais on voulait le bien traiter, et l'on se fit une loi de le faire causer. Il fut malheureux dans le choix de ses sujets

et dans la nature de son débit; il parla beaucoup *de sa jument blanche et de sa jument grise*, qu'il aimait par-dessus tout. Les jeunes courtisans de le questionner malicieusement à cet égard, sur une foule de petits détails auxquels il avait la bonhomie de répondre avec importance. Enfin, l'un d'eux, pour terminer, lui demande à laquelle décidément il donnerait la préférence. « Ma « foi....., répond emphatiquement le gé- « néral, je dois confesser que si, un jour « de bataille, je me trouvais monté sur « ma jument blanche, je crois que je n'en « descendrais pas pour monter sur ma « jument grise. » Il sortit, et Dieu sait « quelles gorges chaudes on en fit. La conversation ayant pris une autre direction, on discuta longuement et spirituellement sur les blondes et les brunes, et la Reine ayant demandé à quel-

qu'un quelle serait sa préférence; celui-ci aussitôt d'arrondir son dos, de prendre le ton solennel de l'Autrichien, et de dire: « Ma foi, madame, je dois « confesser que si, un jour de bataille, « je me trouvais....—Assez, répondit la « Reine, épargnez-nous le reste. * »

---

* On me fait remarquer qu'il y a anachronisme dans la présente anecdote, laquelle se trouve dans les Mémoires de M^me^ de Molleville, au sujet d'Anne d'Autriche. D'un autre côté, d'autres personnes m'ont assuré que bien que l'anachronisme fût incontestable, cependant il était certain que l'anecdote avait dans le temps couru la capitale sur le compte de Marie-Antoinette; c'est qu'en effet il n'est que trop commun de voir une saillie, un bon mot, une anecdote caractéristique se reproduire tou-

Après dîner, il nous a lu Béverley et le Père de Famille : celui-ci a surtout excité sa censure. Il nous semblait pitoyable. Ce qui amusait le plus l'Empereur, disait-il, c'est qu'il fût de Diderot ; ce coryphée des philosophes et de l'Encyclopédie. Tout y est faux et ridicule, observait-il. L'Empereur a beaucoup discuté sur les détails, et a terminé en disant : « A quoi bon parler à un insensé « dans le fort de la fièvre chaude? Ce « sont des remèdes qu'il lui faut, de « grandes mesures, et non des argu-

---

tes les fois que l'occasion opportune se renouvelle. Quoi qu'il en soit je n'ai pas voulu redresser ce passage du Mémorial, parce que je n'y suis pas narrateur ; mais je me fais un devoir de mentionner moi-même qu'il y a vraiment anachronisme.

« mens. Qui ne sait que la seule victoire « contre l'amour c'est la fuite? Mentor, « quand il veut garantir Télémaque, le « précipite dans la mer. Ulysse, quand « il veut se préserver des syrènes, se « fait lier, après avoir bouché avec de « la cire les oreilles de ses compagnons, « etc. »

*Vendredi* 2.

Historique de l'émigration à Coblentz. — Anecdotes, etc.

Continuation de temps épouvantable. Pluie battante. L'Empereur ne se trouvait pas bien, il se sentait les nerfs très agacés.

Il m'a fait appeler pour déjeuner avec lui. Pendant tout le déjeuner, et longtemps encore après, la conversation a roulé de nouveau sur l'émigration. J'ai déjà dit qu'il m'y ramenait souvent. Il

me questionnait aujourd'hui sur les détails de Coblentz; notre situation, notre esprit, nos sociétés, notre organisation, nos vues, nos ressources; et à la suite de toutes mes réponses, il a terminé disant : « Voilà déjà plusieurs fois que « vous me dites une grande partie de ces « choses, et cependant elles ne demeu- « rent pas dans ma tête, parce que vous « me les débitez sans ordre. Ecrivez-en « un petit historique régulier. Qu'auriez- « vous de mieux à faire ici ? Et puis, mon « cher, cela se trouvera un morceau tout « fait pour votre Journal. » Cette de- « mande était celle de Didon à Enée, et j'eusse pu m'écrier aussi : *Infandum, regina, jubes*..... Toutefois, je fis cet historique autant que me le permettaient ma mémoire et mon jugement; car cela commençait à devenir vieux, et j'étais bien jeune alors. Le voici tel que je le

lus, peu de temps après, à Napoléon.

« Sire, après la fameuse journée qui renversa la Bastille et mit toute la France en mouvement, la plupart de nos Princes, qui se trouvaient compromis, prirent la fuite, uniquement d'abord pour se mettre en sûreté. Bientôt après, des personnes considérables et des jeunes gens ardens allèrent les rejoindre : les premiers, par les rapports qu'ils avaient avec eux ; les autres, parce que cette démarche portait en soi quelque chose de marquant, de généreux et de prononcé. Dès qu'on se trouva un certain nombre, il vint à l'esprit de faire tourner au profit de la politique ce que jusque-là le zèle et le hasard seuls avaient amené. On pensa que si à l'aide de ces réunions on pouvait créer une espèce de petite puissance, elle pourrait réagir avec avantage sur le dedans,

qu'elle y deviendrait un levier d'insurrection, y frapperait les esprits et y gênerait les mouvemens, tandis qu'au dehors ce serait un titre ou un prétexte pour s'adresser aux puissances étrangères, et mériter leur attention. Voilà l'origine de l'émigration, et l'on assure que cette haute conception sortit du cerveau de M. de Calonne*, traversant la Suisse à la suite d'un de nos Princes qui quittait Turin pour gagner l'Allemagne.

« Le premier rassemblement se fit à

---

* Quelqu'un qui se tient pour bien informé m'a garanti que j'étais ici tout à fait dans l'erreur, M. de Calonne n'ayant gagné l'Allemagne que lorsque la mesure de l'émigration se trouvait déjà arrêtée; ajoutant que bien loin de l'avoir créée et provoquée, il l'avait même blâmée.

Worms, sous le prince de Condé. Le plus fameux fut à Coblentz, sous les deux frères du Roi, dont l'un vint d'Italie, où il avait d'abord pris asile auprès du roi de Sardaigne, son beau-père; et l'autre arriva par Bruxelles, en échappant à la crise qui fit Louis XVI captif à Varennes.

« Je fus de l'origine du rassemblement de Worms. Quand j'y arrivai on était à peine encore cinquante auprès du Prince. Dans toute l'effervescence de la jeunesse et la première chaleur du beau, j'accourais dans la plus innocente simplicité de cœur : un chapitre de Bayard était ma lecture, ma prière de chaque matin. Je m'attendais, en atteignant Worms, à être tout au moins saisi, embrassé par autant de frères d'armes; mais à ma grande surprise, et ce fut ma première leçon sur les hommes, au lieu

de ce tendre accueil, moi et un compagnon nous nous trouvâmes tout d'abord questionnés et observés pour s'assurer que nous n'étions pas des espions; ensuite nous fûmes soigneusement étudiés sur l'intérêt, les vues et les prétentions qui pouvaient nous avoir amenés; enfin, on prit grande peine de nous prouver et de faire pressentir au Prince, ainsi qu'on le renouvelait pour chaque arrivant, que notre nombre s'accroissait beaucoup, et dépassait sans doute déjà les places et les faveurs qu'il pouvait accorder. Mon compagnon était si choqué, qu'il me proposait de repartir immédiatement pour Paris.

« Nous, qui composions le rassemblement, dans l'intention d'être utiles ou de nous rendre importans, nous nous placions trois ou quatre, à tour de rôle, en espèce de service régulier auprès du

Prince, nuit et jour; car déjà nous ne rêvions que complots et assassinats, tant nous nous regardions comme puissans et à craindre; et en descendant cette espèce de garde volontaire, nous avions l'honneur d'être admis à la table du Prince. Trois générations de Condé en faisaient l'ornement, circonstance singulière qui s'est renouvelée avec plus d'éclat à l'armée de Condé, où le grand-père combattait au centre, tandis que le fils et le petit-fils conduisaient la droite et la gauche, où ils étaient blessés, je crois, tous deux, et le même jour.

« La princesse de Monaco avait suivi le prince de Condé : il l'a épousée depuis; mais dès lors elle gouvernait déjà sa maison, et en faisait les honneurs. Nous avons pu entendre, à cette table, des convives dire et redire au Prince que nous n'étions déjà que trop pour entrer

en France; que son nom et un mouchoir blanc suffisaient; que l'étoile des Condé allait enfin reparaître; que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir; et je ne garantirais pas qu'on ne fût venu à bout de suggérer au Prince des vues personnelles très élevées.

«Worms, par la nature de son rassemblement et le caractère de son chef, montra toujours plus de régularité, plus d'austérité, de discipline que Coblentz, où se faisait remarquer plus de mouvement, de luxe et de plaisir: aussi Worms fut-il appelé *le camp* et Coblentz *la ville ou la Cour*.

« La force du rassemblement donnait la mesure de l'importance de son chef, ce qui faisait que le prince de Condé ne voyait qu'avec peine qu'on lui échappât, et se le rappelait long-temps. Je n'en courus pas moins à Coblentz dès

qu'il eût acquis une certaine splendeur; j'y avais des parens, des amis; et puis là se trouvaient plus de lustre, d'agitation et de grandeurs. Coblentz fut en peu de temps un foyer d'intrigues étrangères et domestiques; on pouvait y apercevoir deux partis distincts : MM. d'Avary, de Jaucourt et autres, étaient les confidens, les conseillers ou les ministres de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII; l'évêque d'Arras, le comte de Vaudreuil et autres, étaient ceux de Monseigneur comte d'Artois; et dès ce temps-là même on assurait que ces princes montraient déjà assez distinctement les mêmes nuances politiques que l'on a prétendu les avoir caractérisées depuis. M. de Breteuil, fixé à Bruxelles et se disant muni de pouvoirs illimités de Louis XVI, formait un troisième parti, et venait encore compliquer nos affaires.

« M. de Calonne était notre ressource financière, et le vieux maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, nos chefs militaires. Le brave et capable M. de Bouillé, sorti de France après l'affaire de Varennes, n'avait pu demeurer avec nous, et avait suivi le roi Gustave III en Suède.

« Cependant l'émigration avait pris un grand caractère, grace aux soins employés pour la propager. Des agens avaient parcouru les provinces, des avis avaient circulé dans les châteaux, sommant tout gentilhomme d'aller se joindre aux princes, pour concourir avec eux au salut de l'autel et du trône, venger leur honneur, et recouvrer leurs droits. On avait prêché une véritable croisade, et avec d'autant plus de fruit qu'elle avait frappé sur des esprits disposés à l'entendre. Parmi tous les nobles et les

privilégiés, il n'en était pas un seul qui ne se sentît vivement blessé par les décrets de l'Assemblée. Tous y avaient perdu ce à quoi ils tenaient davantage, depuis celui qui occupait le plus haut rang, jusqu'au plus petit hobereau ; car au premier on avait enlevé son titre et ses vassaux, et le dernier avait vu insulter sa tourelle, son pigeonnier ; on avait tiré sur ses lièvres. Aussi le mouvement fut aussitôt universel pour se mettre en route; on n'y pouvait manquer sous peine de déshonneur, et les femmes furent dirigées à envoyer des fuseaux à ceux qui demeuraient incertains, ou se montraient trop lents. Soit donc colère, pusillanimité ou point d'honneur, l'émigration devint une véritable maladie ; l'on se précipita avec fureur hors des frontières ; et ce qui ne contribua pas peu à l'accroître, c'est

que les meneurs de la révolution y poussaient en secret, tout en ayant l'air de s'y opposer en public; ils déclamaient vaguement contre elle à la tribune, il est vrai; mais ils avaient grand soin de tenir tous les passages bien ouverts. Le zèle venait-il à se ralentir? les déclamations devenaient plus violentes, et l'on décidait de fermer strictement les barrières. Alors ceux qui étaient demeurés en arrière se trouvaient au désespoir de n'avoir pas su profiter du moment favorable; mais, accidentellement ou par négligence, les barrières se rouvraient de nouveau, et on s'y jetait avec empressement, pour n'être pas encore pris en défaut. C'est par ce manége adroit que l'Assemblée aidait ses ennemis à se précipiter eux-mêmes dans le gouffre.

« Les fortes têtes du parti avaient

jugé, tout d'abord, qu'une telle mesure allait les désencombrer des parties hétérogènes qui gênaient leur marche, et que les biens de tous ces bannis volontaires leur assureraient d'incalculables ressources. Les officiers croyaient faire merveille que de s'esquiver de leurs régimens, tandis que les meneurs, de leur côté, faisaient révolter leurs soldats, pour les y contraindre. Ils se délivraient par là d'ennemis qui les paralysaient, et se donnaient dans les sous-officiers, au contraire, des coopérateurs zélés, qui devinrent des héros dans la cause nationale : ce furent eux qui fournirent les grands capitaines et battirent toutes les vieilles troupes de l'étranger.

« Il arriva donc que Coblentz, en peu de temps, réunit tout ce que la Cour en France avait d'illustre, et ce que les provinces renfermaient de riche et de

distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs; nous peuplions la ville, et avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour, auprès des princes, semblaient autant de fêtes splendides : c'était la Cour la plus brillante; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous, ce qui porta quelqu'un à lui dire un jour fort plaisamment, soit naïveté, ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

« Dans les grandes solennités, il est arrivé d'avoir des galas publics, et l'on permettait aux notables habitans de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de Monseigneur comte d'Artois;

nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur; et il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener, pour ainsi dire, avec nous toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et l'élévation de nos princes. *S. M. le Roi*, disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France; car c'était, où ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'abbé Maury, que nous avions reçu d'abord avec acclamation; mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son droit et sa prérogative.

« Veut-on un autre exemple d'exagération? Plus tard, au plus fort de nos

désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supérieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent : à la fin du dîner, et très près de toutes vérités, l'on parle politique, et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne, on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée. « Mais c'est impossible ! lui observe vi-
« vement un de ses convives français.—
« Et pourquoi ? — Parce que ce n'est
« pas un mariage convenable pour Ma-
« dame.—Comment ! s'écrie l'Autrichien
« scandalisé et fatigant ses poumons,
« Son Altesse Royale Monseigneur l'ar-

« chiduc Charles! Pas un mariage con-
« venable pour votre princesse! — Eh!
« non, Monsieur, elle ne ferait là qu'un
« mariage de garnison. »

« Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation : c'était là, à nous, notre sentiment national; et nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du Roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale : ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains; le reste était à l'avenant; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

« Gustave III nous disait, à Aix-la-Chapelle : « Votre Cour de Versailles
« n'était pas abordable; sa hauteur et son
« persiflage étaient aussi par trop forts :
« quand j'y ai été, on m'y regardait à
« peine, et en la quittant j'emportai le
« brevet *de lourdaud*, *de ganache*,

« La duchesse de Cumberland, mariée au frère du Roi d'Angleterre, avait à se plaindre, dans le même temps et dans la même ville, que la princesse de Lamballe ne lui accordât pas les honneurs des deux battans.

« Le vieux duc de Glocester, à Londres, se plaignait plus tard, pour son compte, d'un de nos princes du sang, et disait qu'au surplus le prince de Galles riait beaucoup de ce que lui-même, prince de Galles, l'appelant *Monseigneur*, notre prince s'étudiait soigneusement à tourner ses phrases de manière à ne le lui jamais rendre.

« Toutefois, à Coblentz, dans nos circonstances nouvelles, nos princes daignaient altérer leurs mœurs à cet égard, et descendre au niveau des princes étrangers. Ils se trouvaient en ce moment auprès de l'électeur de Trèves,

prince de Saxe, frère de leur mère, lequel, par parenthèse, nous dévorions alors, et auquel nous avons coûté plus tard la perte de ses États; ils daignaient l'appeler mon *oncle;* lui, pouvait les appeler mes *neveux*, et il leur disait un jour, assure-t-on : « C'est à vos infor-« tunes que je dois des expressions si « tendres; à Versailles, je n'eusse été « pour vous que M. *l'abbé;* il n'est pas « sûr que vous m'eussiez reçu tous les « jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai, et que le comte de Luzace son frère, à présent, en avait fait la triste expérience.

« Les princes passaient en général leurs soirées dans leurs intimités particulières. L'un était la plupart du temps chez M^me^ de Polastron, à laquelle il portait des soins que sa constance et ses formes ont rendus respectables. Ce n'est pas que l'on n'essayât plusieurs

fois, mais toujours en vain, de l'en distraire, tant les intrigans trouvaient peu leur compte avec M^me^ de Polastron, qui, douce, bonne, excellente, tout à fait désintéressée, tenait à demeurer absolument étrangère aux affaires. Son cercle se composait d'infiniment peu de monde. J'avais dû à une parente le bonheur d'y être admis; mais comme il fallait se retirer avant l'arrivée du prince, je n'ai jamais eu l'honneur de l'y voir.

« Monsieur passait ses soirées chez M^me^ de Balby, dame d'atours de Madame. M^me^ de Balby, vive, spirituelle, amie chaude, ennemie décidée, réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de plus distingué : c'était un honneur que d'y être admis; on s'y trouvait au centre du goût et du bon ton. Monsieur y demeurait parfois assez tard, et quand la foule était écoulée, le cercle rétréci, il lui ar-

rivait de raconter; et il faut avouer qu'il nous était aussi supérieur par les graces de sa conversation que par son rang et sa dignité.

« Voilà pour notre tenue et nos dehors de société à Coblentz : c'était notre beau côté; nous étions moins heureux sous la face politique; elle formait la partie honteuse. »

« Ah bon! a dit ici l'Empereur, aussi « bien je commençais à trouver longs « vos détails de salon. Il est vrai que « pour vous c'est excusable; vous vous « y complaisez, c'est votre jeune temps. « Mais allez. »

« Sire, toute notre multitude n'était qu'une noble et brillante cohue; tout notre ensemble offrait l'image d'une complète confusion. C'était l'anarchie, s'agitant au-dehors pour établir, disait-on, l'ordre au-dedans; une véritable

démocratie combattant pour rétablir son aristocratie. Nous donnions en petit, du reste, et à quelques nuances près, la répétition de tout ce qui se faisait en France. Nous avions parmi nous des zélateurs tenaces de nos vieilles formes, et des amateurs ardens de la nouveauté; nous avions nos constitutionnels, nos intolérans, nos modérés. Nous avions nos empyriques, qui regrettaient fort de ne s'être pas emparés du Roi, pour agir de force en son nom, ou tout bonnement le faire déclarer incapable; enfin nous avions aussi nos jacobins, qui voulaient tout tuer, tout brûler, tout détruire en rentrant, etc., etc.

« Nos princes n'exerçaient aucune autorité positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai; mais nous étions des sujets fort indociles, et très facilement aigris; nous murmurions

à tout propos; c'était surtout sur les derniers arrivans que se portait la fureur commune; c'était autant de gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances, disions-nous! On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous ceux qui se trouvaient une fois admis. Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc.

« Pleuvaient alors de tous côtés les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. *Un prince de Saint-Maurice*, fils du prince Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eût l'appui formel de tout ce qu'il y avait de distingué, celui du Prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant:

« Eh! messieurs, qui n'a pas ses fautes « à se reprocher dans la révolution? Moi « aussi j'ai eu les miennes; et en les ou- « bliant vous m'avez donné le droit d'in- « tercéder pour d'autres. » M. de Saint-Maurice n'en dut pas moins déguerpir au plus vite : son crime était d'avoir été de la société des amis des noirs, et d'être poursuivi, au milieu de nous, avec acharnement, par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait M. de Saint-Maurice pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabaudeur n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-Comtois, qu'il n'était point gentilhomme, ce n'était qu'un aventurier.

« *M. de Cazalès*, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu

la faveur populaire à Coblentz. Quand il se présenta arrivant de Paris, le bruit courut parmi nous que les princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal. Nous nous réunîmes quatre-vingts Languedociens pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même. M. de Cazalès était l'honneur de notre province, nous le conduisîmes ainsi chez les Princes, et il en fut bien reçu.

« Un député du tiers-état, qui s'était fort distingué à la Constituante par son royalisme, était au milieu de nous. Un de nos princes s'adressant un jour à lui, dans la foule, lui dit : « Mais, un tel, « expliquez-moi donc, vous qui êtes si « honnête homme, comment vous avez « pu dans le temps prêter le serment du « jeu de paume? » Le député, interloqué de l'algarade, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court. . . ., qu'il ne devi-

nait pas les conséquences funestes... Puis, se remettant aussitôt en selle, il répliqua avec vivacité : « Du reste, j'ob-« serverai à Monseigneur que ce n'est « pas ce qui a perdu la monarchie fran-« çaise, mais bien la réunion de la « noblesse, qui est venue nous joindre, « sur une lettre très touchante de Mon-« seigneur. — Hola! dit le prince, en le « frappant doucement sur le ventre, « apaisez-vous, mon cher, je n'ai pas « voulu vous fâcher par cette question. »

« Toutefois, avec le temps, on régularisa tant bien que mal quelque chose; nous fûmes classés par corps et par provinces; on nous assigna des cantonnemens, on nous donna des armes; les gardes-du-corps du roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe par sa tenue et sa régularité. La coalition

d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation : chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations; car il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. Nous méritions un meilleur résultat, ou, pour mieux dire, nous étions dignes d'une meilleure entreprise. On avait soigneusement réuni tous les officiers des mêmes régimens, pour qu'ils présentassent le cadre tout formé à leurs soldats, qui ne manqueraient pas, pen-

sions-nous, d'arriver à eux dès qu'ils les apercevraient : tel était notre aveuglement ! C'est par un pareil motif qu'on avait réuni de même les gentilshommes par province, ne doutant pas de leur heureuse influence sur l'ensemble de la population : notre maladie était de nous croire toujours désirés, attendus, adorés.

« Tous ces rassemblemens s'exerçaient et manœuvraient publiquement; bien qu'aux interpellations diplomatiques à cet égard, il fut répondu hardiment qu'il n'en était rien, ou qu'on ne manquerait pas de l'empêcher. Nous avions des généraux indiqués, un état-major formé, et tout ce qui caractérise un quartier-général, jusqu'à un grand-prévôt. Insensiblement nos princes s'étaient environnés de tout ce qui constitue un véritable gouvernement : ils

avaient des ministres pour les affaires du moment; ils en avaient même pour la France, lorsque nous y serions rentrés; tant ce moment nous semblait infaillible et prochain.

« M. de Lavilleurnois, dont il a été tant question depuis dans une conspiration royale et qui a été mourir à Sinnamary à la suite de fructidor, avait le ministère de la police. Il partit de bonne heure pour aller l'exercer clandestinement à Paris. Il m'avait pris en belle affection, et voulait absolument faire de moi son gendre. Il employa de vives instances pour que je le suivisse; mais je m'y refusai : la nature de son ministère me répugnait. Autrement quelles différentes combinaisons dans mes destinées!

« Nous avions aussi des rapports directs avec presque toutes les Cours,

Les princes y avaient des envoyés, et en recevaient à Coblentz. Monseigneur comte d'Artois alla à Vienne, je crois, mais bien certainement à Pilnitz. La noblesse, en corps, écrivit à Catherine, dont nous reçumes un ambassadeur, M. de Romanzoff. Cette Impératrice voyait avec plaisir se former un orage dans le midi de l'Europe; elle attisait volontiers un incendie qui pouvait lui devenir très favorable, sans qu'il lui en coûtât rien; aussi se montrait-elle chaude dans ses sentimens et passionnée dans ses promesses. Elle ne désespérait pas, dans cette circonstance, de rendre dupe Gustave III, dont la voisine activité lui était importune; elle l'avait décidé, dit-on, à la croisade, en le flattant de s'en voir le généralissime. Je ne sais si ce prince, de beaucoup d'esprit et de talent, et bien certainement un aigle

pour son temps, s'en laissait imposer : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se montrait fort ardent pour notre cause, et qu'il annonçait le désir d'y combattre en personne. Quand il partit d'Aix-la-Chapelle pour aller prendre en Suède les dernières mesures à cet égard, je l'ai entendu, prenant congé de la princesse Lamballe, lui dire : « Vous me « reverrez bientôt ; mais encore suis-je « tenu, pour mon compte, à certaines « démarches, à certains ménagemens ; « car mon rôle est des plus délicats. Sa- « chez que moi, qui veux revenir com- « battre à la tête de vos aristocrates chez « vous, je suis chez moi le premier dé- « mocrate du pays, etc. »

« Nous recevions même des envoyés de Louis XVI, qui présentaient des messages publics réprobateurs, et avaient des conférences confidentielles peut-

être tout à fait différentes. Du moins agissions-nous comme s'il en avait été ainsi, déclarant hautement qu'il était captif, et que nous ne devions tenir nul compte d'aucun de ses ordres; que nous devions prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui faisait dire; que s'il nous exhortait à la paix, c'est qu'il nous demandait la guerre. Aussi je pense que nous avons été bien funestes au repos de l'infortuné monarque, et que nous avons notre part spéciale dans le pardon qu'il a consacré dans son testament en faveur de ses amis, qui, par un zèle indiscret, dit-il, lui ont fait tant de mal.

« Cependant notre émigration se prolongeait, en dépit de toutes les promesses que l'on nous faisait, et de toutes les espérances dont nous nous bercions; car de quelles illusions, de quels contes, de quelles absurdités n'abusait-

on pas notre impatience, soit qu'on voulût prévenir notre découragement, soit qu'on s'abusât soi-même? On s'est amusé à calculer, d'après nos lettres et nos gazettes, que nous avions fait marcher près de deux millions d'hommes en moins de dix-huit mois, sans qu'il ait pourtant rien paru à nos yeux. « Mais, « nous disaient en grande confidence « les hauts initiés, c'est que ces troupes « ne marchent que la nuit pour mieux « surprendre nos démocrates, ou qu'el- « les ne passent de jour que par pelo- « tons et sans uniformes, » ou autres choses de même force. D'un autre côté, c'était une foule de lettres que l'on se montrait les uns aux autres, de tous les pays et des meilleures sources, en style énigmatique que l'on croyait bien n'être intelligible que pour nous seuls. On mandait à l'un que cinquante mille cris-

taux de Bohême venaient d'être expédiés pour son pays; l'autre était prévenu de l'envoi très prochain de dix mille porcelaines de Saxe; on annonçait à un troisième vingt-cinq mille balles de cacao, et autres bêtises de la sorte.

« Comment se peut-il, me dis-je à présent, que des gens d'esprit, car il y en avait certainement beaucoup dans le nombre, que d'anciens ministres qui nous avaient gouvernés, que d'autres qui étaient destinés à le devenir, pussent donner dans de pareilles balivernes, ou que notre gros bon sens, dans la multitude, ne nous ait pas portés à leur rire au nez? Mais non, nous n'en demeurions pas moins convaincus que nous touchions au terme de nos espérances, que ce moment approchait, qu'il était infaillible; que nous n'aurions qu'à nous

montrer, que nous étions vivement désirés, que tout serait à nos pieds. »

Ici l'Empereur, qui m'avait souvent interrompu pour rire et goguenarder, m'a dit fort sérieusement : « Combien « votre tableau doit être fidèle; car je « reconnais là une foule des vôtres! « Vraiment, mon cher, soit dit sans vous « insulter, la jactance, la crédulité, l'in- « conséquence, la sottise même, l'on « pourrait dire en dépit de tout leur « esprit, semblent être spécialement leur « lot. Quand parfois, voulant m'amuser, « je me suis laissé aller avec eux à lâcher « les rênes et à encourager la confiance, « j'ai entendu, moi, aux Tuileries, sous « le Consulat et l'Empire, l'égal de tout « ce que vous dites là; nul ne doutait « jamais de rien : l'amour des Français « pour leurs rois avait passé tout entier

« à ma personne, me disait-on ; je pou-
« vais désormais faire tout ce qui me
« plairait, j'en devais user, je ne ren-
« contrerais jamais d'autres obstacles
« qu'une poignée d'incorrigibles maudits
« de tous. Cette contre-révolution tant
« redoutée, me disait un autre, n'avait
« été qu'un jeu d'enfant pour moi ; elle
« n'avait pas fait un pli dans mes mains.
« Et croira-t-on ceci ! il n'y manquait,
« me disait-il avec insinuation, que de
« substituer l'ancienne couleur blanche
« à celles qui nous avaient fait tant de
« torts en tous lieux. L'imbécile, c'était
« là la seule souillure qu'il nous trouvât
« désormais. J'en riais de pitié, bien que
« j'eusse de la peine à me contenir ; mais
« pour lui, il était de la meilleure foi du
« monde, bien persuadé qu'il était dans
« mon sens, et bien plus encore que

« l'universalité pensait comme lui *. Mais « continuez. »

« L'apparition du duc de Brunswick à Coblentz et l'arrivée du Roi de Prusse

---

* Il est sûr que c'est le propre des hommes de s'abuser sur le sentiment qu'on leur porte. A Coblentz, où nous jetions tant d'argent, où une jeunesse aimable et brillante, bien plus à craindre sans doute par l'excès que par le manque de son éducation, remplissait toutes les maisons, et parcourait toutes les familles, il nous était permis de croire que nous devions y être aimés; aussi nous croyions-nous adorés. Eh bien, lors de ma déportation au cap de Bonne-Espérance, un hasard bien singulier m'ayant placé sous la garde précisément d'un habitant de Coblentz qui avait assisté aux instans brillans de notre

à la tête de ses troupes, furent un grand sujet de joie et d'espérance pour toute l'émigration. Le ciel s'ouvrait enfin devant nous, s'écriait-on; nous allions donc

---

émigration, j'eus un grand plaisir d'en reparler avec lui. Nous ne pouvions désormais, à cet égard, avoir des secrets l'un pour l'autre, vingt-cinq ans s'étaient écoulés; eh bien! il me disait : « Vous « n'étiez pas précisément haïs; mais le « véritable amour était pour vos adver- « saires; car leur cause était la nôtre. « La liberté s'était glissée parmi nous, « précisément au travers de vous autres; « là, au milieu de vous, sous vos yeux « mêmes, nous avions formé des clubs; « et Dieu sait si nous y riions à vos dé- « pens, etc., etc. » Et plus d'une fois il lui était arrivé, me disait-il, mêlé à la foule qui faisait entendre des accla-

rentrer dans la terre promise. Toutefois les gens de jugement et d'expérience prononcèrent, dès le premier abord, que notre crise aurait l'issue de toutes celles qui lui ressemblent dans l'histoire; que nous ne serions que des instrumens ou des prétextes pour les étrangers, qui

---

mations sur notre passage, de crier, avec bon nombre de ses camarades : « Vivent les princes français; et qu'ils « boivent un peu dans le Rhin. Vous « parlez de l'accueil que nous vous fai- « sions, ajoutait-il; mais c'est celui fait « à Custine qu'il eût fallu voir! Là, vous « auriez pu juger de nos vrais sentimens; « nous courûmes au-devant de lui; nous « couronnâmes ses soldats; grand nom- « bre d'entre nous s'enrôlèrent, et plu- « sieurs en sont devenus généraux; pour « moi j'y ai manqué ma fortune, etc. »

ne cherchaient que leur intérêt, et ne nous portaient aucun sentiment.

« M. de Cazalès, que peu de temps avait formé beaucoup, nous l'exprima avec bien de l'énergie. Nous considérions en extase les Prussiens qui défilaient dans les rues de Coblentz pour gagner nos frontières. « Jeunesse insen-
« sée, nous dit-il, vous admirez avec
« sympathie cette troupe et tout son at-
« tirail; vous vous réjouissez de sa mar-
« che; frémissez-en plutôt! Pour moi je
« voudrais voir le dernier de ces soldats
« dans le Rhin. Malheur à qui appelle
« l'étranger dans son pays! O mes amis!
« continua-t-il avec chaleur, la noblesse
« française n'y survivra pas : elle aura la
« douleur d'expirer loin de son berceau.
« Je suis plus coupable qu'un autre; je
« le vois, et je fais comme tout le monde;
« mais c'est parce que je ne peux rien

« empêcher. Je le répète, malheur à qui « s'adresse à l'étranger, et s'en fie à lui !»

« Quel oracle de sagesse que ces dernières paroles! Bientôt des faits eussent dû nous en convaincre, si nous eussions eu moins d'aveuglement, ou s'il était donné à une multitude de bien raisonner et de bien agir; mais nous étions destinés, par nos misères même, à enrichir l'histoire d'une des leçons les plus dignes de la méditation des hommes. Nous pouvions bien nous compter vingt ou vingt-cinq mille en armes : certes, une telle masse, ardente, dévouée, combattant pour ses propres intérêts, d'intelligence avec les élémens sympathiques du dedans, agissant contre une nation bouleversée, dans l'agitation, confuse de nouveaux droits non encore sacrés, pas même bien compris, pouvait porter des coups décisifs. Mais

ce n'était pas notre force, nos succès, leur promptitude, qui eussent fait le compte des étrangers? Aussi, sous le prétexte de cette influence même, et pour qu'elle s'exerçât, disaient-ils, sur plusieurs points à la fois, ils nous annulèrent en nous morcelant, et nous faisant pour ainsi dire prisonniers au milieu de leurs divers corps d'armée. Ainsi, six mille d'entre nous, sous les ordres du prince de Condé, furent dirigés contre l'Alsace; quatre mille, sous le duc de Bourbon, durent agir en Flandre, et douze à quinze mille demeurèrent au centre, sous les deux frères du Roi, pour attaquer la Champagne.

« Le plan, les vœux de nos princes avaient été que *Monsieur*, comme héritier du trône et le suppléant naturel de Louis XVI, se proclamât, vu la captivité du Roi, régent du royaume, en

mettant le pied sur le territoire français; qu'il marchât, avec ses émigrés, à la tête de l'expédition, et que les alliés, à sa suite, ne fussent que nos auxiliaires. Mais les alliés ne firent qu'en rire, ils nous reléguèrent à la queue, sous les ordres et le bon plaisir du généralissime Brunswick, qui nous fit précéder par le plus absurde des manifestes, dont il nous sauva du moins le ridicule et l'odieux.

« Il est juste de dire, toutefois, que parmi nous quelques vieilles têtes, mieux avisées, n'avaient pas été sans prévoyance à cet égard; aussi avaient-elles proposé dans le conseil des princes, disait-on, de se jeter, avant l'arrivée des alliés, sur quelque point de la France, et d'y nourrir, pour notre compte, la guerre civile. D'autres, plus désespérés ou plus ardens, conseillaient de se saisir noblement des

États de l'électeur de Trèves, notre bienfaiteur; d'occuper Coblentz et sa forteresse, et d'en faire, pour tous les mécontens français, un centre de ralliement, un point d'appui indépendant du corps germanique; et quand nous nous récriions contre une telle perfidie et une telle ingratitude, ils nous répondaient : « Aux grands maux les grands remèdes. » On ne sait ce qu'eussent pu produire de pareilles résolutions, qui étaient au demeurant bien plus dans l'audace de nos jours que dans les mœurs d'alors. Aussi ne furent-elles pas suivies; et d'ailleurs il était trop tard, nous étions trop engagés au milieu des étrangers; nous leur appartenions déjà, et nos destinées devaient s'accomplir!...

« Quant à nous qui formions la multitude, nous étions loin de prévoir nos malheurs. Nous nous mîmes en marche

avec allégresse. Il n'était pas un de nous qui ne se vît, à quinze jours de là, chez lui triomphant au milieu de ses vassaux soumis, humiliés, accrus. Notre confiance n'eût permis là-dessus aucune observation, aucun doute; j'en vais donner une preuve, qui, pour m'être personnelle et fort minutieuse en elle-même, n'en sera pas moins caractéristique pour tous. Nous traversions la ville de Trèves; un de mes grands-oncles, lors de la guerre de la succession, en avait été gouverneur, pour Louis XIV, durant la conquête. Je fus visiter sa sépulture; elle se trouvait dans une chapelle des chartreux de cette ville. La chaleur de mon âge, celle du moment, me portèrent à vouloir lui élever un petit monument, avec une superbe inscription analogue aux circonstances. Je ne doutais de rien. Il n'en fut pas

ainsi des bons religieux : le prieur exigea que je m'en entendisse avec M. l'Abbé, espèce d'évêque, et d'évêque allemand. Sa sagesse, sa tiédeur, en dépit de ses nombreux quartiers, lorsque je lui débitais mon projet chevaleresque, me prévinrent d'abord fortement contre lui ; mais quand, après quelques circonlocutions, il m'accoucha que, dans les circonstances présentes..... la prudence..... la sagesse..... si les Français venaient à entrer dans la ville.... A ces derniers mots, mon indignation fut extrême ; elle fut telle, que je ne me donnai pas le temps de lui répliquer une parole. Je sortis aussitôt avec le rire du mépris et de la colère, convaincu que je laissais là le plus effroyable jacobin ; et rien qu'une générosité naturelle et le respect de moi-même purent m'empêcher d'ameuter les camarades, qui eus-

sent certainement tout renversé. Hélas! pourtant, M. l'Abbé y voyait plus loin que moi! car trois semaines n'étaient pas écoulées, que les républicains étaient dans Trèves, le pauvre Abbé en fuite, et les cendres du bon oncle profanées par les infidèles.

« Du reste, à peine fûmes-nous en pleine opération, à peine eûmes-nous mis le pied sur le sol français, qu'il devint très aisé, sous peine de stupidité ou d'aveuglement, de comprendre enfin qu'il était possible, à toute rigueur, que nous nous fussions abusés. Nous nous trouvions au milieu des Prussiens, qui enchaînaient tous nos mouvemens; nous ne pouvions aller en avant, à droite ni à gauche sans leur permission, et ils ne l'accordaient jamais. Nos subsistances, toutes nos ressources dépendaient de leur unique volonté; nous

avions la honte de nous présenter en esclaves sur le sol où nous prétendions régner.

« Quant à nos compatriotes, au lieu de nous recevoir en libérateurs, comme nous n'en avions pas douté, ils ne nous témoignèrent que de l'éloignement et de la répugnance. Pour quelques seigneurs châtelains, ou autres, qui venaient nous joindre, la masse entière de la population fuyait à notre approche; on nous considérait hostilement, avec l'œil du reproche et le silence morne de la réprobation. Elle semblait nous dire : « Ne frémissez-vous donc « pas de souiller ainsi le sol de la pa- « trie! N'êtes-vous pas nés Français! « Le cœur ne vous dit-il donc rien sur « cette terre natale! Vous vous dites « offensés; mais quel tort, quelle injure « donna jamais à un fils le droit ou le

« sentiment de venir déchirer sa mère!...
« On nous dit qu'autrefois un patricien
« fougueux, Coriolan, eut l'infamie de
« combattre sa patrie; mais du moins,
« à la fureur il joignait l'élévation; il se
« présentait avec un bras victorieux, il
« imposait ses propres volontés; il ne
« se traînait pas à la suite de barbares
« étrangers; il les commandait, et en-
« core se laissa-t-il attendrir. Seriez-vous
« incapables de ce sentiment, et ne re-
« douteriez-vous pas nos malédictions,
« qui vous seraient perpétuées par nos
« enfans! Et, dans ce cas encore, quels
« que soient vos succès, ils n'égaleront
« pas vos douleurs! Vous prétendez
« venir gouverner; vous n'aurez amené
« que des maîtres! etc., etc.

« A Verdun, ou à Estain, on nous logea dans la ville. Quelques camarades et moi nous eûmes pour lot une assez

belle maison : elle n'avait plus que les murailles ; tous les meubles, tous les propriétaires avaient disparu, à l'exception de deux jeunes demoiselles très jolies, qui nous en mirent en possession. Cette circonstance nous semblait d'un augure favorable ; nous nous permîmes de le leur faire observer galamment, et voulûmes faire les aimables. « Messieurs, « nous dit assez aigrement l'une des deux « Amazones, nous sommes restées parce « que nous nous sentions le courage de « vous dire en face que nos prétendus « sont en armes contre vous, et qu'ils « ont nos vœux au moins autant que nos « cœurs. » Ce langage était intelligible, aussi nous n'en demandâmes pas davantage, et nous allâmes nous loger ailleurs.

« Quoi qu'il en soit, nous voilà donc en France, et à la suite de cette armée

prussienne qui poursuit brillamment ses succès, nous laissant de trois ou quatre marches en arrière. Et soit pour se rire de nous, parce que nous les avions assurés que toutes les villes ouvriraient leurs portes à notre vue, soit pour se délivrer de nos importunités, il nous donnèrent à faire le siége de Thionville. Nous approchons de la place, et, par une de ces bizarreries singulières du hasard, le corps de la marine s'y trouve précisément opposé aux volontaires nationaux de Brest : ils se reconnaissent, et Dieu sait la volée d'épithètes et d'injures qui sont aussitôt échangées.

« Toutefois la place de Thionville est comme l'on sait des plus fortes ; or nous manquions de tout, et nous ne pouvions la prendre de nos mains ni de nos dents, et ce fut alors le sujet d'une haute négociation que d'obtenir des Autrichiens

de Luxembourg deux pièces de vingt-quatre. Après bien des allées et des venues, elles se présentent enfin triomphantes, et c'est avec ce formidable appareil que nous sommons la place, et que, sur son refus, on lui tire, la nuit, en pure perte, quelques centaines de coups de canon. Lors de mon retour de l'émigration, le hasard m'ayant fait trouver avec le général de Wimphen, commandant de cette place, il me demandait qu'elle avait pu être notre intention et notre mauvaise plaisanterie. — « Mais « c'est, je crois, qu'on comptait sur « vous. — Mais quand cela eût été, me « disait-il, encore eussiez-vous dû me « mettre dans le cas de me rendre; vous « ne pouviez supposer que je dusse al- « ler vous solliciter de me prendre. » Le tout était à l'avenant; la plus petite sortie mettait toutes nos forces en l'air, la

moindre circonstance était un événement pour nous : cela était simple; car nous étions étrangers à tout; aussi, courage à part, je n'hésite pas à croire que cent gros bonnets de la garde impériale n'eussent mis tout notre rassemblement en déroute. Heureusement que nos adversaires n'en savaient pas plus que nous : tous étaient pygmées alors, bien qu'en très peu de temps on ait trouvé des géans partout.

« Cependant nous demeurions fort mécontens de tout cela, sous nos tentes et sur notre mauvaise paille; mais *à la Française*, notre gaîté faisait notre salut; notre mauvaise humeur s'exalait en quolibets, et en mauvaises plaisanteries. Chacun de nos chefs eut bientôt son sobriquet : il ne fut pas jusqu'au vénérable maréchal de Broglie, notre généralissime, qui n'eût le sien; et ceci me

rappelle le conte dont nous gratifiâmes, sans doute, un de ses lieutenans, qui en demeura noyé. Si mes compagnons de tente lisent jamais ceci, ils en riront encore :

« Lors d'une sortie qui nous mit tout en émoi, comme de coutume, chacun se portait en avant; or, nous possédions deux petits canons que nous avions achetés, et que les officiers d'artillerie traînaient eux-mêmes faute de chevaux. « — Eh bien! m'a observé « l'Empereur, j'aurais pu être précisé- « ment attelé à ces mêmes canons, et « pourtant quelles autres combinaisons « dans mes destinées et dans celles du « monde! car il est incontestable, et » nul ne saurait le nier, que je lui ai im- « primé une direction toute de moi. Mais « reprenez. »

« Sire, notre formidable artillerie était

donc en pleine route sur le grand chemin, quand l'officier-général de jour arrive au grand galop, et s'arrête d'indignation à la vue de nos deux petits canons roulant vers la place, la culasse en avant. « Comment, messieurs, le faisait-« on s'écrier, sont-ce bien des gentils-« hommes qui conduisent ainsi leurs ca-« nons à l'ennemi? Et s'il se présentait, « comment pourriez-vous tirer dessus?» Et il s'obstinait à ne vouloir pas comprendre ce que les officiers d'artillerie se tuaient à lui dire, que pourtant il en était toujours ainsi partout, et que, sous peine d'invention de sa part, on ne pouvait faire autrement. Et dès cet instant nous expédiâmes son brevet, que contre-signa la multitude.

« Mais bientôt tout ce burlesque tourna subitement au dernier sérieux; la scène changea comme par magie, et nos

malheurs apparurent aussitôt dans toute leur affreuse nudité. Soit trahison, soit faiblesse, soit intérêt de sa politique, ou maladie dans son armée; soit force réelle ou seule adresse du général français, le Roi de Prusse traita secrètement avec lui, fit soudainement volte face, et marcha vers la frontière, évacuant le territoire de la France. Alors commença pour nous la plus épouvantable débacle; le langage ne saurait rendre les indignes traitemens dont nous fûmes l'objet, ni le juste ressentiment dont un cœur généreux dut se remplir contre les Prussiens, nos alliés. Nos princes dégradés, méconnus, insultés par eux; nos équipages, nos effets les plus nécessaires, notre linge même, pillés; nos personnes bassement maltraitées : tels nous fûmes, pêle-mêle, poussés et revomis en

dehors de la frontière, par nos amis, nos alliés!!!

« Pour moi, dès le commencement de la retraite, succombant sous la fatigue de trop longues marches faites dans la boue et sous des torrens de pluie; courbant sous un mousquet et tout un attirail qui n'étaient nuisibles qu'à moi, je profitai de ma prérogative de volontaire pour sortir des rangs, et opérer seul ma retraite, selon mes forces. Je partais quand je pouvais; je n'atteignais jamais la halte commune; la première métairie me servait d'asile; et, soit bonheur personnel, soit parce qu'en effet les paysans se trouvèrent bons, et point exaspérés contre nous, j'évacuai sans malencontre. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que je pus juger de toute l'étendue du péril auquel je m'étais exposé, quand je lus dans les papiers que quinze ou

dix-huit des nôtres, traînards comme moi, dont quelques-uns étaient mes voisins dans les rangs, avaient été saisis, menés à Paris, et exécutés dans les places publiques en espèce d'auto-da-fé, et comme par voie d'expiation.

« Aussitôt hors de France, on nous signifia à tous qu'il fallait nous dissoudre; mais cette intimation n'était pas nécessaire : les besoins, le dénuement de toutes choses le rendaient suffisamment indispensable. Nous nous débandâmes; chacun prit une direction à l'aventure, et le désespoir, la rage, furent ses compagnons. Nous traversâmes en fugitifs, la plupart du temps à pied, quelques-uns à peu près nus, les lieux de notre splendeur et de notre luxe passés. Heureux quand on ne nous en fermait pas les portes, qu'on ne nous en repoussait pas avec brutalité! En un

instant on nous chassa officiellement de partout; on nous interdit le séjour ou l'entrée de tous les Etats voisins; nous fuîmes au loin et allâmes traîner dans toute l'Europe le spectacle de nos misères, qui durent être une grande leçon de morale et de politique pour les peuples, les grands et les rois.

« Cependant, les exploits des Français firent expier cruellement aux étrangers les indignités dont ils nous avaient accablés; tandis que de notre côté, ce nous fut une espèce de consolation que de voir l'honneur de l'émigration se réfugier dans l'armée de Condé, qui se montrait à tous les yeux et s'est inscrite dans l'histoire comme un modèle de loyauté, de valeur et de constance.

« Telle est, Sire, cette trop fameuse époque, cette détermination fatale, qui n'a été, pour un grand nombre, que la

seule erreur de la jeunesse et de l'inexpérience. Toutefois à ceux-là personne n'a le droit d'en faire le reproche qu'eux-mêmes. Les sentimens qui les guidèrent étaient si purs, si naturels, si généreux, qu'ils pourraient même au besoin s'en faire honneur; et ces dispositions, je dois le dire, étaient celles de la masse parmi nous, de cette foule surtout de gentilshommes de province, qui, sacrifiant tout et n'attendant rien, sans fortune comme sans espérance, montraient un dévouement vraiment héroïque, en ce qu'il n'avait d'autre but que ce qu'ils imaginaient être un devoir. Du reste, le vice en était tout à notre éducation politique, qui ne nous apprenait pas à distinguer nos devoirs, et nous faisait porter au prince seul ce qui appartenait à toute la patrie. Les erreurs passent avec les générations, les seuls vérités

demeurent! Aussi dans l'avenir, quand les passions adverses seront éteintes, quand il ne restera plus de traces des intérêts croisés ou de l'aveuglement et de la fureur des partis, alors ce qui fut douteux pour nous sera positif pour d'autres. Ce qui était excusable ou même licite en nous, qui nous trouvions entre un vieil ordre de choses qui finissait, et un nouveau qui s'élevait, sera tenu pour hautement coupable parmi ceux qui jouiront de doctrines arrêtées. Là, passeront comme articles de foi : 1° Que le plus grand de tous les crimes est d'introduire l'étranger au sein de la patrie. 2° Que la souveraineté ne saurait être errante ; mais qu'elle est inséparable du territoire, et demeure liée à la masse des citoyens. 3° Que la patrie ne saurait être voyageuse; mais qu'elle est immuable et toute sur le sol sacré qui nous a

donné la naissance, et où reposent les ossemens de nos pères. Telles sont les grandes maximes, et beaucoup d'autres encore, qui demeureront enfantées par notre émigration, telles sont les grandes vérités qu'on recueillera de nos malheurs!

« Très bien, a dit l'Empereur, très « bien; voilà ce qui s'appelle être sans « préjugés! Voilà de vraies vues philo- « sophiques! Et l'on dira de vous que « vous avez su profiter des leçons du « temps et de l'adversité. »

« Sire, durant notre séjour à bord du Northumberland, et dans les loisirs de la traversée, les Anglais, plus d'une fois, touchèrent vis-à-vis de nous ce point délicat; égarés par la guerre qu'ils nous avaient faite avec fureur, aussi bien que par les maximes dont l'intérêt du moment remplissait leurs journaux,

en opposition même avec leurs doctrines nationales, ils nous entretenaient des mérites de l'émigration, des vertus dont ils avaient été les témoins, et trouvaient la nation coupable d'y avoir résisté. Mais quand les argumens se compliquaient trop, ou que nous voulions y mettre un terme subit, nous l'obtenions d'un mot; nous leur disions : « Reportez-vous au moment de votre « révolution; figurez-vous Jacques II « vous menaçant de la rive opposée, et « sous les bannières françaises, bien « qu'entouré de ses fidèles, qu'auriez-« vous fait? Et si Louis XIV vous l'eût « ramené à Londres à la tête de cin-« quante mille Français, qui eussent en-« suite tenu garnison chez vous, qu'au-« riez vous senti! » — Ah!.... Mais..., Ah!..., disaient-ils, s'efforçant de chercher quelque différence, et ne pouvant

en trouver, ils se mettaient à rire et se taisaient. « Et en effet, observait « l'Empereur, il n'y avait pas un mot à « répliquer. » Et il s'est mis à passer en revue, avec sa rapidité et ses vues ordinaires, les divers objets que j'avais relatés : il s'est arrêté sur l'absurdité, l'inconséquence, la grande erreur de notre émigration ; les vrais torts qu'elle avait causés à la France, au Roi, à nous-mêmes. « Vous avez établi, consacré « dans la France politique, disait-il, une « scission pareille à celle que les catho- « liques et les protestans amenèrent dans « l'Europe religieuse ; et quels malheurs « n'en ont pas été la suite ! J'étais venu « à bout d'en détruire les conséquences; « mais ne vont-elles pas renaître ? « Et il développait les moyens qu'il avait employés pour détruire ce fléau, les précautions qu'il avait dû prendre, les

résultats qu'il avait voulus. Comme tout changeait de face dans sa bouche; comme tout s'agrandissait à mes yeux, à mesure qu'il parlait! « Et le bizarre « de ma situation, observait-il, c'est que » dans tout cela je naviguais moi-même « constamment au milieu des écueils.

« Chacun jugeant d'après son échelle, « attribuait à des affections, à de sim- « ples préjugés, à de la petitesse, ce « qui, en moi, n'était pourtant que « vues profondes, grandes conceptions « et maximes d'Etat de la plus haute élé- « vation; on eût dit que je ne régnais « que sur des pygmées en intelligence : « je n'étais compris de personne. Le « parti national n'éprouvait que jalou- « sie et ressentiment de ce qu'il me « voyait faire en faveur des émigrés; et « ceux-ci, de leur côté, se persuadaient « que je ne cherchais qu'à me donner

« du lustre par leur secours. Pauvres « gens !....

« Toutefois, en dépit de l'aveuglement « et des préjugés réciproques, j'étais « arrivé à mon but, et j'avais obtenu « la satisfaction de laisser tout calme « dans le port, lorsque je me lançais « sur la haute mer à la poursuite de mes « grandes entreprises. »

*N. B.* Depuis mon retour en Europe, mentionnant ces paroles de Napoléon à un grand officier de la couronne, qui avait eu l'honneur de jouir souvent de ses entretiens particuliers (le comte de S....), il m'a raconté à son tour une conversation précisément sur le même sujet : elle coïncide trop bien avec ce qu'on vient de lire pour que je ne le rapporte pas ici. L'Empereur lui disait un jour : « Pourquoi croyez-vous que « je cherche à m'entourer des grands

« noms de l'ancienne monarchie ? —
« Sire, mais peut-être pour la splendeur
« de votre trône, et pour ménager cer-
« taines apparences aux regards de l'Eu-
« rope. — Ah! vous y voilà bien avec
« votre orgueil et vos préjugés de classe.
« Eh bien! sachez que mes victoires et
« ma force me recommandent en Eu-
« rope bien autrement que ne pour-
« raient le faire tous vos grands noms,
« et qu'au dedans ma prédilection ap-
« parente pour eux me fait beaucoup
« de tort, me dépopularise infiniment.
« Vous attribuez à de petites vues ce qui
« tient à de fort larges. Je constitue une
« société, une nation, et je me trouve
« sous la main des élémens tout à fait
« antipathiques. Les nobles et les émi-
« grés ne sont qu'un point dans la masse,
« et cette masse leur est hostile, et de-
« meure fort ulcérée; elle me pardonne

« avec peine de les avoir rappelés. Pour
« moi, je l'ai cru un devoir; mais si je
« les laisse demeurer formant un corps,
« ils peuvent un jour servir à l'étranger,
« nous devenir nuisibles et courir eux-
« mêmes de grands périls. Je ne cher-
« che donc qu'à les dissoudre et à les
« isoler. Si j'en place autour de moi,
« dans les administrations, dans l'armée,
« c'est afin de les incruster dans la masse,
« et pour faire en sorte que le tout ne
« fasse plus qu'un; car je suis mortel,
« et si je venais à vous quitter avant que
« cette fusion se fût opérée, vous ver-
« riez quels inconvéniens entraîneraient
« ces parties hétérogènes, et le terrible
« danger dont certaines personnes pour-
« raient être victimes! Ainsi donc, Mon-
« sieur, mes vues tiennent toutes à l'hu-
« manité et à la haute politique : nulle-
« ment à de vains et sots préjugés. »

Et sur ce que je me récriais auprès du narrateur, combien peu aux Tuileries nous connaissions le véritable caractère de Napoléon, les hautes et excellentes qualités de son ame et de son cœur, il me répondait que pour lui il avait été personnellement plus heureux, et qu'il allait m'en donner une preuve qu'il choisissait entre dix : « L'Empereur, « me disait-il, dans son Conseil-Privé, se « montrait un jour fort monté contre le « général La F....., et fit une sortie des « plus vives contre ses opinions, ses prin- « cipes, qu'il disait capables de mettre « un Etat en complète dissolution ; et, « s'animant par degrés, il se mit en une « véritable colère. Je me trouvais un « des membres de ce Conseil ; nouvel- « lement admis et peu fait encore aux « manières de l'Empereur, bien qu'ar- « rêté par mes deux voisins, je pris aussi-

« tôt la parole en défense de l'accusé,
« assurant qu'on l'avait calomnié auprès
« du souverain, qu'il vivait paisible dans
« ses terres avec des opinions person-
« nelles qui ne causaient aucun dom-
« mage. L'Empereur, dans son état de
« colère, reprit tout d'abord pour insis-
« ter avec violence; mais au bout de
« cinq à six mots, il s'arrête tout court,
« me disant: Mais c'est votre ami, Mon-
« sieur, et vous avez raison... Je l'avais
« oublié..... Parlons d'autre chose. —
« Et pourquoi, disais-je, ne nous fai-
« siez-vous pas connaître, dans le temps,
« tout cela? — Par une fatalité qui sem-
« blait tenir à l'atmosphère de Napoléon,
« soit prévention, soit autrement, notre
« esprit était tel qu'on ne pouvait le ra-
« conter qu'à ses intimes; car si on en
« eût fait grand bruit, on eût passé pour
« un hableur grossièrement courtisan,

« qui eût débité, non ce qu'il croyait « vrai, mais ce qu'il imaginait propre à « lui mériter de la faveur et des récom- « penses. »

Mais puisque j'en suis à ce grand-officier de la couronne, aussi distingué d'ailleurs par les graces de son esprit et l'aménité de ses mœurs que par la noblesse de son caractère, voici une de ses réponses à Napoléon, d'un goût aussi fin que d'une flatterie délicate. L'Empereur, à un de ses levers, s'étant trouvé dans le cas de l'attendre, s'en montra fort choqué, et lui fit une scène à son arrivée, en présence de tous. Or, c'était le moment où cinq ou six rois, entre autres ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, se trouvaient à Paris. « Sire, « répondit le coupable, j'ai un million « d'excuses sans doute à présenter à « Votre Majesté; mais aujourd'hui on

« n'est pas toujours maître de circuler « dans les rues. Je viens d'avoir le mal- « heur de donner dans un *embarras de* « *rois* dont je n'ai pas pu sortir plus tôt, « voilà la cause de ma négligence.» Chacun sourit, et l'Empereur, d'une voix fort radoucie, se contenta de dire : « Quoi qu'il en soit, Monsieur, prenez « dorénavant vos précautions, et surtout « ne me faites plus attendre. »

*Samedi* 3.

Voyage sentimental de Napoléon. — Esprit public du temps.—Journée du 10 Août.

Le temps est devenu un peu meilleur; l'Empereur a essayé de se promener au jardin. Le général Bingham et le colonel du 53e ont fait demander à voir l'Empereur, qui les a gardés assez longtemps. L'apparition du gouverneur a mis tout en fuite. Le général Bingham

a disparu, et nous, nous avons gagné le bois, pour nous éloigner du terrain.

L'Empereur, dans sa promenade, a beaucoup causé d'un voyage qu'il avait fait en Bourgogne, au commencement de la révolution. C'est ce qu'il appelle *son Voyage Sentimental* à Nuits; il y alla souper chez son camarade *Gassendi*, alors capitaine dans son régiment, et marié assez richement à la fille d'un médecin du lieu. Le jeune voyageur ne tarda pas, disait-il, à s'apercevoir du dissentiment des opinions politiques du beau-père et du gendre : le gentilhomme Gassendi était aristocrate comme de raison, et le médecin, chaud patriote. Celui-ci trouva dans le convive étranger un auxiliaire puissant, et en fut si ravi, que le lendemain il était au point du jour chez lui en visite de reconnaissance et de sympathie. L'apparition d'un jeune

officier d'artillerie d'une bonne logique et d'une langue alerte, disait l'Empereur, était une recrue précieuse et rare pour l'endroit. Il fut aisé au voyageur de s'apercevoir qu'il faisait sensation. C'était un dimanche, on lui tirait le chapeau du bout de la rue. Toutefois ce triomphe ne fut pas sans échec. Il alla souper chez une M^me^ Maret ou Muret, auprès de laquelle un autre de ses camarades semblait fort bien établi; or, c'était là le repaire de l'aristocratie du canton, bien que la dame ne fût que la femme d'un marchand de vin; mais elle avait une grande fortune, les meilleures manières, c'était la duchesse de l'endroit, observait l'Empereur. Là se trouvait toute la gentilhommerie des environs. Le jeune officier avait donné dans un vrai guépier, disait-il, il lui fallut rompre force lances; la partie n'était pas

égale. Au plus fort de la mêlée, on annonce le maire. « Je crus que c'était un « secours que le ciel m'envoyait dans « ce moment de crise, disait l'Empereur; « mais il se trouva le pire de tous. Je « vois encore ce maudit homme, dans « son bel accoutrement du dimanche, « bien boursoufflé sous un grand ha- « bit cramoisi : c'était un misérable. « Heureusement la générosité de la maî- « tresse de la maison, peut-être une se- « crète sympathie d'opinions me sauvè- « rent. Elle détourna constamment, « avec esprit, les coups qui eussent pu « porter; elle fut sans cesse le bouclier « gracieux sur lequel les armes venaient « perdre leurs forces; enfin, elle me « préserva de toute blessure, et il m'est « toujours resté d'elle un agréable sou- « venir pour le service que j'en reçus « dans cette espèce d'échauffourée. »

« Cette diversité d'opinions, observait « l'Empereur, se trouvait alors dans « toute la France. Dans les salons, dans « la rue, sur les chemins, dans les au- « berges, tous les esprits étaient prêts à « s'enflammer, et rien de plus facile que « de se méprendre sur la force des partis « et de l'opinion, suivant les localités où « l'on se plaçait. Ainsi, un patriote s'en « laissait imposer facilement s'il se trou- « vait dans les salons ou parmi les ras- « semblemens d'officiers, tant il se voyait « en minorité; mais sitôt qu'il était dans « la rue ou parmi les soldats, il se re- « trouvait alors au milieu de la nation « tout entière. Les sentimens du jour ne « laissèrent pas de gagner jusqu'aux of- « ficiers mêmes, surtout après le fameux « serment *à la Nation*, *à la Loi et au* « *Roi*. Jusque là, continuait l'Empereur, « si j'eusse reçu l'ordre de tourner mes

« canons contre le peuple, je ne doute
« pas que l'habitude, le préjugé, l'édu-
« cation, le nom du Roi, ne m'eussent
« porté à obéir; mais le serment natio-
« nal une fois prêté, c'eût été fini, je
« n'eusse plus connu que la nation. Mes
« penchans naturels se trouvaient dès-
« lors en harmonie avec mes devoirs, et
« s'arrangeaient à merveille de toute la
« métaphysique de l'Assemblée. Toute-
« fois, les officiers patriotes, il faut en
« convenir, ne composaient que le petit
« nombre; mais avec le levier des soldats,
« ils conduisaient le régiment et faisaient
« la loi. Les camarades du parti opposé,
« les chefs même recouraient à nous
« dans tous les momens de crise. Je me
« souviens, par exemple, disait-il, d'avoir
« arraché à la fureur de la populace un
« des nôtres, dont le crime était d'avoir
« entonné, des fenêtres de notre salle à

« manger, la célèbre romance de *ô Ri-*
« *chard! ô mon Roi!* Je me doutais bien
« peu alors qu'un jour cet air serait pros-
« crit aussi de la sorte à cause de moi.
« C'est comme au dix août, voyant en-
« lever le château des Tuileries et se sai-
« sir du Roi, j'étais assurément bien loin
« de penser que je le remplacerais, et
« que ce palais serait ma demeure. »

Et s'arrêtant sur cette journée du dix août, il a dit: « Je me trouvais, à cette « hideuse époque, à Paris, logé rue du « Mail, place des Victoires. Au bruit du « tocsin et de la nouvelle qu'on donnait « l'assaut aux Tuileries, je courus au « Carrousel, chez *Fauvelet*, frère de « Bourienne, qui y tenait un magasin de « meubles. Il avait été mon camarade à « l'Ecole Militaire de Brienne. C'est de « cette maison, que par parenthèse je « n'ai jamais pu retrouver depuis par les

« grands changemens qui se sont opérés,
« que je pus voir à mon aise tous les dé-
« tails de la journée. Avant d'arriver au
« Carrousel, j'avais été rencontré dans la
« rue des Petits-Champs par un groupe
« d'hommes hideux, promenant une tête
« au bout d'une pique. Me voyant pas-
« sablement vêtu, et me trouvant l'air
« d'un monsieur, ils étaient venus à moi
« pour me faire crier *Vive la Nation!* ce
« que je fis sans peine, comme on peut
« bien le croire.

« Le château se trouvait attaqué par
« la plus vile canaille. Le Roi avait assu-
« rément pour sa défense au moins au-
« tant de troupes qu'en eut depuis la
« Convention au treize vendémiaire, et
« les ennemis de celle-ci étaient bien
« autrement disciplinés et redoutables.
« La plus grande partie de la garde na-
« tionale se montra pour le Roi : on lui
« doit cette justice. »

Ici le Grand-Maréchal a observé qu'il était précisément d'un des bataillons qui se montrèrent les plus dévoués. Il avait failli être massacré plusieurs fois par le peuple, en regagnant isolément sa demeure. Nous observions, de notre côté, qu'en général la garde nationale à Paris avait constamment montré les vertus de son état : l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie; et c'était aussi l'opinion de l'Empereur.

« Le palais forcé, et le Roi rendu dans « le sein de l'Assemblée, a-t-il continué, « je me hasardai à pénétrer dans le jar- « din. Jamais depuis, aucun de mes « champs de bataille ne me donna l'idée « d'autant de cadavres que m'en présen- « tèrent les masses de Suisses, soit que « la petitesse du local en fît ressortir le « nombre, soit que ce fût le résultat de

« la première impression que j'éprouvais
« en ce genre. J'ai vu des femmes bien
« mises se porter aux dernières indé-
« cences sur les cadavres des Suisses. Je
« parcourus tous les cafés du voisinage
« de l'Assemblée : partout l'irritation était
« extrême ; la rage était dans tous les
« cœurs, elle se montrait sur toutes les
« figures, bien que ce ne fussent pas du
« tout des gens de la classe du peuple ;
« et il fallait que tous ces lieux fussent
« journellement remplis des mêmes ha-
« bitués, car bien que je n'eusse rien de
« particulier dans ma toilette, ou peut-
« être était-ce encore parce que mon
« visage était plus calme, il m'était aisé
« de voir que j'excitais maints regards
« hostiles et défians, comme quelqu'un
« d'inconnu ou de suspect. »

*Dimanche 4.*

Bals masqués.—Madame de Mégrigny.—Le Piémont et les Piémontais.—Canaux de la France.—Rêves sur Paris.—Versailles.—Fontainebleau, etc.

Le temps était devenu meilleur. L'Empereur a demandé sa calèche, et a marché fort loin jusqu'à ce qu'elle vînt le joindre. Nous avons fait deux tours.

On parlait des bals masqués : l'Empereur les aimait particulièrement, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir, et l'admettre à sa Cour : c'était une femme très aimable, très bonne et très belle, à qui beaucoup

devaient certainement beaucoup. L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je « ne nie pas que vous soyez charmante; « mais voyez un peu quelle est votre « demande; jugez-la vous-même, et pro- « noncez. Vous avez deux ou trois ma- « ris, et des enfans de tout le monde. « On tiendrait à bonheur sans doute d'a- « voir été complice de la première faute; « on se fâcherait de la seconde, on la « pardonnerait peut-être; mais ensuite, « et puis, et puis!..... A présent soyez « l'Empereur, et jugez : que feriez-vous « à ma place, et moi qui suis tenu à faire « renaître un certain décorum? » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou « lui disait : « Du moins ne m'ôtez pas « l'espérance. » Et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et cha- « cun de nous deux, disait l'Empereur,

« était exact à ce nouveau rendez-vous. »

A ces bals, l'Empereur aimait particulièrement à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérès, il rit beaucoup de s'entendre dire par une M^me^ de ***, qu'il prétend que sa nature portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens « au bal qu'il faudrait mettre à la porte, « qu'ils n'avaient pu y entrer, sans dou- « te, qu'avec des billets volés. »

Une autre fois, il avait porté la douce et timide M^me^ de *Mégrigny* à se lever et à s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très remarquable qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du

seigneur. « Or, il n'y avait que moi, di-
« sait l'Empereur, qui pût le lui dire
« sans l'insulter, parce que cela se disait,
« il est vrai; mais que j'étais bien sûr
« qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire.

L'Empereur allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et parmi elles une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose qui fût, avec éclat, agréable au pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grace imaginable. La jeune personne (c'était madame de *Mégrigny*) appartenait aux premières familles de la province, mais était tout à fait ruinée par l'émigration. A peine était-elle de retour au logis misérable de ses parens, qu'un page y en-

trait avec fracas, apportant le décret de l'Empereur qui leur rendait trente mille francs de rente, ou plus. On juge du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois, comme rien n'était plus charmant, plus complétement joli, disait l'Empereur, que la jeune solliciteuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eût plus songé; c'était égal. On sait comme se font les histoires; et comme elle était femme d'un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la Cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume; si bien que nommée depuis sous-gouvernante du Roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère M^me^ de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement,

L'Empereur dit qu'il renouvela à Turin la galanterie gracieuse de Troyes, dans la personne de M^me^ de Lascaris; et dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité, et en avoir recueilli le fruit. Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes.

Il se demandait à ce sujet quels auront pu être les sentimens du Piémont à son égard. Il avait une affection particulière, disait-il, pour cette province. M. de Saint-Marsan, qu'il croyait lui avoir été fidèle jusqu'à la fin, l'avait assuré au moment de nos désastres, disait-il, que ce pays se montrerait une des meilleures provinces.

« Au fait, continuait l'Empereur, les « Piémontàis n'aimaient point à être un « petit Etat; leur roi était un vrai sei- « gneur féodal qu'il fallait courtiser ou

« craindre. Il avait plus de pouvoir, plus « d'autorité que moi, qui, Empereur des « Français, n'étais qu'un magistrat su- « prême, faisant marcher les lois, et ne « pouvant en dispenser! Aurais-je pu « empêcher un courtisan d'être pour- « suivi pour ses dettes? Aurais-je pu « arrêter l'action des lois sur qui que ce « fût? etc., etc. »

Dans la conversation du dîner, l'Empereur demandait si on avait calculé la quantité d'eau fluviale qui entrait dans la Méditerranée et dans la Mer Noire, ce qui l'a conduit à désirer qu'on calculât la quantité d'eau fluviale de notre Europe, et qu'on assignât la proportion de chaque vallée et de chaque versant. Il regrettait fort de n'avoir pas présenté cette série de questions scientifiques. C'était là son grand système, disait-il. Lui venait-il une idée utile, cu-

rieuse, intéressante : « A mes levers ou « dans mes communications familières, « je posais des questions analogues à « mes membres de l'Institut, avec ordre « de me les résoudre. La solution en « était lancée dans le public ; elle y était « analysée, combattue, adoptée ou re- « poussée ; et il n'est rien qu'on n'ob- « tienne de la sorte ; c'est là la grande « voie des progrès dans une grande na- « tion douée de beaucoup d'esprit et de « beaucoup de lumières. »

L'Empereur observait encore à ce sujet qu'on n'avait jamais été plus fort en géographie qu'aujourd'hui, et qu'on en devait quelque chose à ses expéditions. Il a parlé ensuite des canaux qu'il avait fait faire en France. Il citait surtout celui de Strasbourg à Lyon, qu'il espérait avoir assez avancé pour qu'on fût obligé de le finir. Il pensait que sur

trente millions, il devait y en avoir déjà vingt-quatre d'employés.

« Aujourd'hui on communiquait, par « l'intérieur, de Bordeaux à Lyon et à « Paris. J'avais construit un grand nom- « bre de canaux; j'en avais projeté bien « davantage. » L'un de nous ayant dit qu'on en avait proposé à l'Empereur un très avantageux, mais qu'on l'avait trompé pour l'empêcher d'accepter les offres faites à ce sujet. « Sans doute que « le plan n'aura été avantageux que sur « papier, disait l'Empereur; mais qu'en « dernière analyse, il m'aurait fallu don- « ner de l'argent; ce qu'on m'arrachait « difficilement.—Non, Sire, répondait- « on, le refus n'a été que l'effet d'une in- « trigue. On a trompé Votre Majesté. « —Cela n'est pas possible sur ce point. « Vous parlez légèrement. — Mais j'en « suis sûr; j'ai connu le plan, les offres,

« les souscripteurs ; mes parens y étaient
« pour des sommes considérables. Il s'a-
« gissait d'unir la Meuse à la Marne. Le
« canal aurait eu moins de sept lieues.
« — Mais vous ne dites pas tout ; peut-
« être avec cela exigeait-on que je con-
« cédasse d'immenses forêts nationales
« dans les environs ? ce que je n'aurais
« pas voulu. — Non, Sire, c'était seu-
« lement une intrigue de vos ponts et
« chaussées. — Mais encore faudrait-il
« qu'ils eussent opposé quelques raisons,
« quelque apparence d'intérêt public.
« Que disent-ils ? — Sire, que les béné-
« fices auraient été trop grands. — Mais
« alors ils me l'eussent proposé eux-
« mêmes, disait l'Empereur, et je l'eusse
« exécuté. Je vous répète que vous ne
« sauriez avoir raison ; vous parlez ici à
« l'homme de la chose même, qui s'en
« occupait sans cesse. Les ponts et chaus-

« sées, de leur côté, n'étaient jamais plus
« heureux que de faire. Jamais un parti-
« culier ne m'a proposé un pont, qu'il
« n'ait été pris au mot. S'il me deman-
« dait un péage de vingt-cinq ans, j'é-
« tais disposé à le lui accorder pour
« trente. Il m'importait peu qu'il fût
« utile, s'il ne devait me rien coûter.
« C'était toujours un capital dont j'en-
« richissais le sol. Au lieu de refuser des
« canaux, je courais après. Mais, mon
« cher, rien ne se ressemble moins
« qu'une conversation de salon et un
« conseil d'administration. L'homme à
« projets, dans un salon, a toujours rai-
« son; ses résultats seraient magnifi-
« ques, infaillibles, si on l'écoutait, et
« pour peu qu'il puisse lier le refus
« qu'il éprouve à quelques pots-de-vin,
« à quelque intrigue de femme ou de
« maîtresse, le roman est complet; or,

« voilà ce que vous aurez entendu. Mais « il n'en est pas ainsi dans un conseil « d'administration, parce qu'on n'y dé- « cide que sur des faits et le compas à « la main. Quel est votre canal, avez- « vous dit? il ne saurait m'être étran- « ger. — Sire, de la Meuse à la Marne, « et de sept lieues seulement. — Eh « bien! mon cher, c'est de la Meuse à « l'Aisne que vous voulez dire, et il eût « été de moins de sept lieues. Cela va « me revenir; mais il n'y a qu'une petite « difficulté, c'est qu'en cet instant même « il est encore douteux qu'il soit prati- « cable. Là, comme ailleurs, Hyppo- « crate dit *oui*, et Gallien dit *non*. Tarbé « l'assurait impossible; niant qu'il y eût « assez d'eau au point du partage. Je « vous répète, continuait l'Empereur, « que vous parlez à celui du monde qui « s'est le plus occupé de ces objets, sur-

« tout aux environs de Paris. Il entrait « dans mes rêves perpétuels de faire de « celle-ci la véritable capitale de l'Eu- « rope ; parfois je voulais qu'elle devînt « une ville de deux, trois ou quatre « millions d'habitans, par exemple, en « un mot quelque chose de fabuleux, « de colossal, d'inconnu jusqu'à nos « jours, et dont les établissemens pu- « blics eussent répondu à la popula- « tion. »

Quelqu'un ayant observé alors, que si le Ciel eût donné à l'Empereur un règne de soixante ans, comme à Louis XIV, il aurait laissé de bien grandes choses. « Si le Ciel m'eût donné seule- « ment vingt ans et un peu de loisir, a « repris vivement l'Empereur, on aurait « cherché vainement l'ancien Paris ; il « n'en fût pas resté de vestiges ; et j'au- « rais changé la face de la France. Ar-

« chimède promettait tout, si on lui « laissait poser le bout de son levier ; « j'en eusse fait autant partout où l'on « m'eût laissé poser mon énergie, ma « persévérance et mes budjets..... Avec « les budjets on créerait le monde..... « J'aurais montré la différence d'un Em- « pereur constitutionnel à un roi de « France. Les rois de France n'ont ja- « mais rien eu d'administratif ni de mu- « nicipal..... Ils ne se sont jamais mon- « trés que de grands seigneurs que rui- « naient leurs gens d'affaires.

« La nation elle-même n'a dans son « caractère et ses goûts que du provi- « soire et du gaspillage. Tout pour le « moment et le caprice, rien pour la « durée..... voilà notre devise et nos « mœurs en France. Chacun passe sa vie « à faire et à défaire ; il ne reste jamais « rien..... N'est-il pas indécent que Paris

« n'ait seulement pas un Théâtre-Fran-
« çais, un Opéra, rien digne de ces
« destinations !

« J'ai souvent combattu des fêtes que
« la ville de Paris voulait me donner ;
« c'étaient des dîners, des bals, des feux
« d'artifice de quatre, de six, de huit
« cent mille francs, dont les préparatifs
« obstruaient plusieurs jours le public,
« et qui coûtaient ensuite autant à dé-
« faire qu'ils avaient coûté à construire.
« Je prouvais qu'avec ces faux frais ils
« auraient fait des monumens durables,
« magnifiques.....

« Il faut avoir fait autant que moi pour
« connaître toute la difficulté de faire
« le bien. Il fallait parfois toute ma
« puissance pour pouvoir réussir. S'a-
« gissait-il de cheminées, de cloisons,
« d'ameublemens dans les palais impé-
« riaux pour quelques particuliers, on

« courait à pleines voiles ; mais s'agis-
« sait-il de prolonger le jardin des Tui-
« leries, d'assainir quelques quartiers,
« de désobstruer quelques égouts, d'ac-
« complir un bien public qui n'intéres-
« sât pas directement quelques particu-
« liers, il fallait tout mon caractère,
« écrire six, dix lettres par jour et se
« fâcher tout rouge. C'est ainsi que j'ai
« employé jusqu'à trente millions en
« égouts, dont personne ne me tien-
« dra jamais compte. J'ai abattu pour
« dix-sept millions de maisons en face
« des Tuileries pour former le Carrou-
« sel et découvrir le Louvre. Ce que j'ai
« fait est immense, ce que j'avais arrêté,
« ce que je projetais encore l'était bien
« davantage. »

Alors quelqu'un faisait la remarque que les travaux de l'Empereur ne s'étaient bornés ni à Paris ni à la France ;

presque toutes les villes d'Italie présentaient des traces de sa création. Partout où l'on voyageait, au pied comme à la cime des Alpes, dans les sables de la Hollande, sur les rives du Rhin, l'on retrouvait Napoléon, toujours Napoléon.

A cela il a observé qu'il avait décidé de dessécher les marais Pontins. César, « a-t-il dit, allait s'en occuper quand il « périt. » Et revenant à la France : » Les « Rois, disait-il, avaient trop de mai- « sons de campagne et d'objets inutiles. « Un historien impartial aura le droit de « blâmer Louis XIV dans ses effroyables « et inutiles dépenses de Versailles, sur- « tout avec ses guerres, ses impositions, « ses malheurs : il s'est épuisé pour ne « créer après tout qu'une ville bâtarde. » L'Empereur a alors analysé les avantages d'une ville administrative, c'est-à-

dire, faite pour la réunion des administrations, et ils lui semblaient vraiment problématiques.

Je regrette bien ici de n'avoir pas consigné, dans le temps, la suite de ces raisons; elles étaient si multipliées, si ingénieuses! Aujourd'hui mon exactitude ne me permet pas de prétendre les reproduire. Du reste, ce sont en moi des regrets qui malheureusement n'ont que trop souvent l'occasion de se renouveler. Si on aperçoit de nombreuses lacunes dans les raisonnemens de l'Empereur, et surtout dans la suite de ses développemens, c'est qu'à Sainte-Hélène je consignais en hâte, me fiant sur ma mémoire pour développer en temps opportun, ou bien je me contentais encore d'abréviations, de signes hiéroglyphiques; je savais que j'étais à la source; mais aujourd'hui il arrive

que j'ai oublié, ou que je ne me retrouve plus dans mes propres signes. Ce doit être mon excuse pour bien des choses.

L'Empereur ne se dissimulait pas que la demeure de la capitale n'était parfois pas tenable pour les souverains; mais d'un autre côté Versailles ne l'était pas pour les grands, les ministres ni les courtisans. C'était donc une faute de Louis XIV, s'il n'avait entrepris Versailles que pour le séjour des rois, lorsque Saint-Germain était tout trouvé sous sa main: la nature semblait l'avoir fait exprès pour la véritable demeure des rois de France. Lui-même, Napoléon, avait fait des fautes à cet égard; car il ne fallait pas, disait-il, se louer dans tout ce qu'on avait fait. Il aurait dû retrancher Compiégne, par exemple, et il regrettait d'y avoir fait son mariage: il eût voulu l'avoir fait à Fontainebleau. « Et

« voilà, disait-il encore, en s'arrêtant « sur Fontainebleau, la vraie demeure « des Rois, la maison des siècles; peut-« être n'était-ce pas rigoureusement un « palais d'architecte, mais bien assuré-« ment un lieu d'habitation bien calculé « et parfaitement convenable. C'était ce « qu'il y avait sans doute de plus com-« mode, de plus heureusement situé en « Europe pour le souverain, etc. »

Il passait alors en revue les capitales qu'il avait visitées, les maisons des Rois qu'il avait parcourues, et nous donnait de beaucoup la supériorité. Fontainebleau, ajoutait-il encore, était aussi en même temps la situation politique et militaire la plus convenable. L'Empereur se reprochait des dépenses qu'il avait faites à Versailles; mais fallait-il bien encore, disait-il, l'empêcher de tomber en ruines. Il avait été question,

dans la révolution, de détruire en grande partie ce palais ; d'en enlever le milieu, et de séparer par-là les deux côtés. « On m'eût rendu un grand service, disait-il ; car rien n'est dispendieux, « ni véritablement inutile comme cette « multitude de palais ; et si pourtant on « m'a vu entreprendre celui du Roi de « Rome, c'est que j'avais des vues à « moi ; et puis encore c'est qu'au vrai je « n'ai jamais songé qu'à préparer le ter- « rain : je m'en fusse tenu là *.

---

* Tout le monde sait, ou devrait avoir su ( si par une fatalité toute particulière à Napoléon, la plupart de ses actes les plus recommandables n'eussent été, dans le temps, étouffés sous le poids de la malveillance et des libelles ) l'histoire de cette misérable cahute enclavée dans l'enceinte du palais du Roi de Rome,

« Mes erreurs en dépenses de ce gen-
« re, ajoutait-il, ne pouvaient après tout
« être grandes. Grace à mes budjets, ces
« erreurs s'apercevaient et se corri-
« geaient de force chaque année; elles
« ne pouvaient jamais aller au-delà d'une
« petite quotité de la faute principale. »

---

dont le propriétaire demanda successivement dix, vingt, cinquante, cent fois la valeur réelle. Arrivé à ce taux ridicule, l'Empereur, de qui on prenait les ordres à cet égard, ordonna tout à coup de se refuser désormais à tout marché quelconque, s'écriant que cette misérable échoppe, au milieu de toutes les magnificences du palais du Roi de Rome, serait, après tout, *la vigne de Naboth*, le plus grand témoignage de sa justice, le plus beau trophée de son règne.

L'Empereur avait eu toutes les peines du monde, assurait-il, à faire comprendre et adopter son système de budjets en bâtisses et autres grandes entreprises pareilles. « Me proposait-on un plan de « trente millions, qui me convînt? Ac- « cordé, disais-je; mais à faire en vingt « ans, c'est-à-dire, à quinze cent mille « francs par an. Cela allait très bien jus- « que là; mais que me donnerez-vous, « ajoutais-je, pour ma première année? « car si je veux que ma dépense soit mor- « celée, je veux néanmoins que le résul- « tat, le travail m'arrive entier et fini. « Ainsi je veux d'abord un abri, une « chambre, un appartement, n'importe « quoi; mais quelque chose de complet « pour mes quinze cent mille francs. Les « architectes ne voulaient plus y enten- « dre; cela gênait leur grandiose, leur « grand effet. Ils auraient voulu d'abord

« produire toute une façade long-temps « inutile, et vous engrainer ainsi dans « des dépenses immenses, qui, si elles « étaient interrompues, ne vous lais- « saient rien.

« C'est avec cette manière à moi, et « en dépit de tant de circonstances poli- « tiques et militaires, que j'ai fait néan- « moins tant de choses. J'avais réuni « quarante millions de meubles à la cou- « ronne, quatre millions au moins d'ar- « genterie. Que de palais j'ai restaurés! « Peut-être trop : j'y reviens. Grace à ma « manière de faire, j'ai pu habiter Fon- « tainebleau dès la première année de « travail ; il ne m'en coûta pas plus de « cinq à six cent mille francs. Si j'y ai « dépensé depuis six millions, cela n'a « été qu'en six ans ; j'en aurais dépensé « bien davantage avec le temps ! Mon but « principal avait pour objet que la dé-

« pense fût insensible, et le résultat « éternel.

« A mes voyages de Fontainebleau, « disait l'Empereur, douze à quinze cents « personnes étaient invitées, logées et « memblées; plus de trois mille pou- « vaient y trouver à dîner, et ceci n'avait « rien de coûteux pour le souverain, ou « très peu, grace à l'ordre établi; Duroc « l'avait rendu admirable. Plus de vingt « ou vingt-cinq princes, dignitaires ou « ministres étaient contraints d'y tenir « maison.

« Je condamnais Versailles dans sa « création, reprenait l'Empereur; mais, « dans mes idées parfois gigantesques « sur Paris, je rêvais d'en tirer parti, « et de n'en faire, avec le temps, qu'une « espèce de faubourg, un site voisin, un « point de vue de la grande capitale; et « pour l'approprier davantage à cet ob-

« jet, j'avais conçu une singulière idée,
« dont je m'étais même fait présenter le
« programme.

« De ces beaux bosquets, je chassais
« toutes ces nymphes de mauvais goût,
« ces ornemens à la *Turcaret*, et je les
« remplaçais par des panoramas, en ma-
« çonnerie, de toutes les capitales où
« nous étions entrés victorieux, de tou-
« tes les célèbres batailles qui avaient il-
« lustré nos armes. C'eût été autant de
« monumens éternels de nos triomphes
« et de notre gloire nationale, posés à la
« porte de la capitale de l'Europe, la-
« quelle ne pouvait manquer d'être vi-
« sitée par force du reste de l'univers. »
Et laissant tout à coup cela, il s'est mis
à nous lire le Distrait, dont le volume
était depuis long-temps sous sa main;
mais il l'a presque aussitôt interrompu,
soit qu'il ait été remué de ses propres

pensées, soit qu'il s'y vît contraint par une toux nerveuse qui depuis peu lui revenait souvent après son dîner. Il est certain qu'il change beaucoup, et que sa santé se perd tout à fait.

*Lundi* 5.

Projet d'une histoire européenne.— Sélim III. — Forces d'un Sultan turc.— Les Mamelloucks. — Sur la Régence.

L'Empereur n'est sorti qu'à près de cinq heures; il était souffrant, avait pris un bain, que la venue de sir H. Lowe avait trop prolongé, n'ayant voulu en sortir qu'après que ce Gouverneur eut disparu de l'établissement.

L'Empereur avait lu dans son bain deux volumes de l'Histoire Ottomane. Il avait conçu l'idée, disait-il, et regrettait fort de n'avoir pu l'exécuter, de faire composer toutes les histoires de l'Eu-

rope depuis Louis XIV, sur les pièces mêmes de nos relations extérieures où se trouvent les rapports réguliers de tous les ambassadeurs.

« Mon règne, observait-il, eût été une « époque parfaite pour cet objet. Sa su- « périorité de la France, son indépen- « dance, sa régénération, mettaient le « gouvernement actuel à même de pu- « blier tous ces objets sans inconvénient. « C'eût été comme si l'on eût publié « l'histoire ancienne : rien n'eût été plus « précieux. »

Et de là, passant à Selim III, il disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors « de ton sérail, mets-toi à la tête de tes « troupes, et recommence les beaux jours « de la monarchie. »

Sélim, le Louis XVI des Turcs, disait l'Empereur, qui nous était très attaché et très favorable d'ailleurs, se contenta

de lui répondre que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient bien loin, que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout à fait sans fruit.

L'Empereur ajoutait néanmoins que personne ne connaissait, sans doute, la force de la développée, le débordement subit dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper, et mettre en marche sa multitude fanatisée. Plus tard il disait que, pour son propre compte, si en Egypte il eût pu à ses Français joindre les Mameloucks, il se serait regardé comme le maître du monde. « Avec cette poignée choisie et la canaille, « ajoutait-il en riant, recrutée sur les « lieux, pour être dépensée au besoin, « je ne connais rien que je n'eusse ren- « versé. Alger en trembla. »

« — Mais si jamais il prenait fantaisie « à ton Sultan, disait un jour le Dey « d'Alger au consul français, de venir « nous visiter, quelle serait notre sûreté; « car il a défait les Mameloucks ? C'est « que les Mameloucks, dans tout l'Orient, « observait l'Empereur, étaient en effet « des objets de vénération et de terreur, « c'était une milice regardée jusqu'à nous « comme invincible. »

L'Empereur, en attendant son dîner au milieu de nous, a ouvert un livre qui se trouvait à côté de lui sur le canapé: c'était la Régence. Il a dit que c'était là une des époques les plus hideuses de nos annales; il était fâché qu'on l'eût peinte avec la légèreté du temps, et non avec la sévérité de l'histoire. On avait jeté dessus les fleurs du bon ton et le vernis des graces, au lieu d'en faire une exacte justice. La Régence au vrai, ob-

servait-il, avait été le règne de la dépravation du cœur, du dévergondage de l'esprit, de l'immoralité la plus profonde en tout genre; c'était au point qu'il croyait, disait-il, à toutes les horreurs, à toutes les abominations qu'on reprochait aux mœurs du Régent, dans le sein de sa propre famille; tandis qu'il ne le croyait pas de Louis XV, qui, bien que plongé dans le plus sale, le plus hideux libertinage, ne lui laissait pourtant pas le droit d'ajouter foi à des choses si révoltantes et si monstrueuses; et il le justifiait très bien de certaines imputations qui eussent touché de fort près à la personne d'un de ses anciens aides-de-camp, de lui, Napoléon. De là il est revenu à dire que l'époque du Régent avait été le renversement de toutes les fortunes, la perte de la morale publique. Rien n'avait été sacré, ni dans les

mœurs, ni dans les principes. Le Régent s'était personnellement couvert d'infamie. Dans l'affaire des princes légitimés, il avait montré la dernière bassesse, et commis un grand abus d'autorité. Le Roi seul pouvait autoriser un tel jugement, et lui Régent s'était plu à se déshonorer gratuitement dans la personne de sa femme, fille naturelle de Louis XIV, qu'il avait trouvé très bien néanmoins d'épouser quand ce Roi régnait.

*Mardi* 6.

Pour essayer la tente, qui venait d'être achevée, on y a dressé la table de service, et nous avons invité à déjeûner avec nous les officiers anglais qui avaient surveillé le travail.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre; il a fait sa toilette, je l'ai ac-

compagné à sa sortie jusqu'au fond du bois, où nous nous sommes promenés quelques temps : il discutait des objets graves....., etc., etc. *

---

* Je dois avoir dit qu'en travaillant mon Journal de Longwood, la circonspection et la prudence m'ordonnaient souvent d'exprimer mystérieusement ma pensée. Aujourd'hui, depuis le temps que tout cela a été écrit, l'intervalle qui m'en sépare, les différentes situations où je me suis trouvé, font qu'il est bien des choses que je ne sais plus m'expliquer à moi-même. Par exemple, il y avait dans cet endroit des initiales et autres caractères dont je n'ai pu, en dépit de tous mes efforts, soupçonner, en quoi que ce fût, la véritable signification. Il est pourtant sûr qu'elles devaient exprimer des choses d'autant plus importantes

L'Empereur est revenu vers la calèche pour la demander, et nous avons continué la promenade jusqu'à ce qu'elle nous ait rejoints. En finissant le premier tour, on a dit que l'Amphitrion était là. L'Empereur l'a fait demander, et nous avons fait deux tours de plus. En revenant, l'Empereur a visité la tente, et a dit quelques mots de satisfaction à l'officier et aux matelots qui la finissaient.

*Mercredi* 7.

Campagnes d'Italie, etc. — Époque de 1815, etc. — Gustave III. — Gustave IV. — Bernadotte. — Paul I^er^.

Après le déjeûner, que l'Empereur a fait sous la tente, il lui a pris fantaisie de

---

et plus délicates, que j'ai mis plus de soin à les rendre inintelligibles.

revoir quelques chapitres de la Campagne d'Italie; il a fait venir mon fils, dont le pied était enfin beaucoup mieux, et les yeux en meilleur état. Il a donné la dernière main aux chapitres de Pavie et de Livourne qui portent, l'un des fruits d'une heureuse témérité, l'autre ceux d'une sage prudence. L'audace, la vigueur et la célérité qui enlevèrent Pavie y étouffèrent l'étincelle d'une insurrection générale qui eût pu priver des merveilles de la campagne, tandis que la lointaine et diplomatique occupation de Livourne maintint la neutralité de la Toscane.

L'Empereur s'est ensuite promené vers le fond du bois, ayant commandé que la calèche vînt l'y joindre. Chemin faisant l'Empereur disait regarder les Campagnes d'Italie et d'Egypte comme entièrement finies, il les croyait en état

d'être données au public; et ce serait, disait-il, sans doute une chose bien agréable aux Français et aux Italiens; c'était le livre de leur gloire et de leurs droits, etc. Il ne croyait pas néanmoins qu'il dût y mettre son nom, et répétait que les diverses époques de ses Mémoires consacraient ceux de ses compagnons fidèles, etc.

A l'arrivée de la calèche, la conversation continuant sur le même sujet, on l'a fortement pressé de finir 1815; on en a vivement développé l'importance, la gravité, les résultats. « Eh bien! a-t-il « dit en souriant, il faut que je m'y re- « mette tout-à-fait: cela fait plaisir de « se voir encourager; mais encore faut- « il de la bonne humeur pour travailler. « L'on ne nous abreuve ici que de dé- « goûts et de tracasseries; on semble « nous envier l'air que nous respirons. »

Rentré dans sa chambre, où je l'ai suivi, la conversation a été des plus intéressantes et fort remarquable. Il a été question de Gustave III, de la Suède, de la Russie, de Gustave IV, de Bernadotte, de Paul Ier, etc., etc.

J'ai raconté qu'à Aix-la-Chapelle, *Gustave III* vivait au milieu de nous en simple particulier, sons le nom de *comte de Haga*. Il faisait le charme de la société par la vivacité de son esprit et l'intérêt de ses récits. J'avais ouï de sa bouche *sa fameuse révolution de* 1772, et j'étais dans la position la plus heureuse pour connaître à fond cette époque de l'histoire de Suède; je me trouvais fort de connaissance dans le même temps avec le Suédois baron *de Sprengporten*, qui, après avoir été fort zélé pour Gustave, avait eu le malheur de passer en Russie pour revenir à la tête des

étrangers combattre sa patrie. Il en était résulté qu'il se trouvait, par ce fait, sous une condamnation à mort en Suède. Or, il était aussi à Aix-la-Chapelle en ce moment, et s'en était banni par courtoisie, disait-il, à l'arrivée de Gustave. Il ne s'était pourtant pas éloigné de plus d'une demi-lieue, de sorte que tout ce que j'entendais raconter au Roi dans la soirée, m'était, le lendemain à déjeûner, combattu, modifié ou confirmé par le baron. Il avait été fort avant dans la confiance de ce prince.

L'Empereur observait que ce même Sprengporten avait été précisément l'envoyé de Paul auprès de lui lors de son consulat. Et sur Gustave IV, il a dit que ce prince s'était annoncé au début pour un héros, et n'avait fini que comme un fou; qu'il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables,

Encore enfant, on l'avait vu, disait-il, insulter Catherine par le refus de sa petite-fille au moment même où cette grande Impératrice, sur son trône et au milieu de sa Cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage.

Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant après la catastrophe de Paul, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel Empereur; et répondant aux plaintes officielles qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat de son père, fermât l'entrée de ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre).

« A mon apparition à la souveraineté, « disait l'Empereur, il se déclara mon « grand antagoniste; on eût dit qu'il ne

« voulait rien moins que recommencer « le grand Gustave-Adolphe. Il courut « toute l'Allemagne pour l'ameuter con- « tre moi. Lors de la catastrophe du duc « d'Enghien, il jura de le venger de sa « personne, et plus tard renvoya inso- « lemment l'aigle noir au roi de Prusse, « parce que celui-ci avait reçu ma légion « d'honneur, etc., etc.

« Enfin son moment fatal arriva, disait l'Empereur; une conspiration peu « commune l'arracha du trône, et le dé- « porta hors de ses États. L'unanimité « contre lui prouve ses torts sans doute. « Je veux qu'il fut inexcusable, même « fou; toutefois est-il extraordinaire et « sans exemple que dans cette crise, il « ne se soit pas tiré une seule épée pour « sa défense, soit par affection, par re- « connaissance, par vertu, ou par niai- « serie même si l'on veut; et vraiment

« c'est là une circonstance qui honore « peu l'atmosphère des rois. »

Ce prince, balloté, trompé par les Anglais, qui voulaient en faire leur instrument, repoussé par ses reproches, parut vouloir renoncer au monde, et, comme s'il eût senti son existence flétrie par son mépris des hommes et son dégoût des choses, il fut volontairement se perdre tout à fait dans la foule.

L'Empereur disait qu'après la bataille de Leipsick, Gustave lui avait fait parvenir qu'il lui en avait voulu beaucoup sans doute; mais que depuis long-temps il était celui des souverains dont il avait le moins à se plaindre, et que depuis bien long-temps aussi, il n'avait plus pour lui qu'admiration et sympathie; que les malheurs du moment lui permettaient de l'exprimer sans embarras; qu'il s'offrait pour être son aide-de-

camp*, et lui demandait un asile en France. « Je fus touché, observait l'Em-

---

* Je dois faire connaître que M. le colonel Gustafsson (Gustave IV) s'est élevé contre l'inexactitude de ce fait. Mais par sa lettre même on pourrait être conduit à penser que l'erreur ne provient que d'une interprétation forcée, donnée à ses paroles véritables; or chacun sait combien cette inexactitude est facile, même habituelle, lorsqu'il s'agit d'un fait qui ne peut avoir été transmis qu'à l'aide de plusieurs intermédiaires. Dans la crainte d'avoir mal entendu moi-même, ce qui eût été possible, je n'aurais pas hésité un instant à prendre l'erreur sur mon compte; mais chaque lecteur jugera que l'étendue de la conversation de Napoléon, le développement de ses idées sur le sujet ne pouvaient me laisser aucun doute.

« pereur ; mais je considérai bientôt que
« si je l'accueillais, il était de ma dignite
« de faire des efforts en sa faveur. Or,
« je ne gouvernais plus le monde ; puis
« les esprits communs n'auraient pas
« manqué de voir dans mon intérêt pour
« lui, une haine impuissante contre Ber-
« nadotte ; enfin, Gustave avait été dé-
« chu par le vœu du peuple, qui, moi,
« m'avait élevé ; il y aurait eu inconsé-
« quence en moi, désharmonie de prin-
« cipes, à prendre sa cause. Bref, je
« craignais de complimenter encore les
« affaires, et fis taire la générosité. Je fis
« répondre que j'appréciais ce qu'il m'of-
« frait, et que j'y étais sensible ; mais
« que la politique de la France ne me
« permettait pas de me livrer à mes sen-
« timens particuliers, qu'elle m'imposait
« même la douleur de lui refuser pour
« le moment l'asile qu'il demandait. Que

« du reste il se tromperait fort s'il me « supposait d'autres sentimens qu'une « bienveillance extrême et des vœux sin- « cères pour son bonheur, etc., etc.

« Quelque temps après l'expulsion de « Gustave, disait encore l'Empereur, et « la succession au trône vacante, les « Suédois, voulant m'être agréables, et « s'assurer la protection de la France, « me demandèrent un roi. Il fut ques- « tion un moment du Vice-Roi; mais il « eût fallu qu'il changeât de religion; ce « que je trouvais au-dessous de ma di- « gnité et de celle de tous les miens. « Puis je ne jugeais pas le résultat politi- « que assez grand pour excuser un acte « si contraire à nos mœurs. Toutefois « j'attachai trop de prix, peut-être, à « voir un Français occuper le trône de « Suède. Dans ma position, ce fut un « sentiment puérile. Le vrai Roi de ma

« politique, celui des vrais intérêts de « la France, c'était le Roi de Danemarck, « parce que j'eusse alors gouverné la « Suède par mon simple contact avec « les provinces danoises. *Bernadotte* fut « élu, et il le dut à ce que sa femme était « sœur de mon frère Joseph, régnant « alors dans Madrid.

« Bernadotte, affichant une grande « dépendance, vint me demander mon « agrément, protestant avec une inquié- « tude trop visible, qu'il n'accepterait « qu'autant que cela me serait agréa- « ble. »

« Moi monarque élu du peuple, j'avais « répondre que je ne savais point m'op- « poser aux élections des autres peuples. « C'est ce que je dis à Bernadotte, dont « toute l'attitude trahissait l'anxiété que « faisait naître l'attente de ma réponse, « ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de

« la bienveillance dont il était l'objet,
« que je ne voulais avoir été pour rien
« dans son élection, mais qu'elle avait
« mon assentiment et mes vœux. Toute-
« fois, le dirais-je, j'éprouvais un arrière
« instinct qui me rendait la chose désa-
« gréable et pénible; en effet, Berna-
« dotte a été le serpent nourri dans notre
« sein; à peine il nous avait quittés,
« qu'il était dans le système de nos en-
« nemis, et que nous avions à le sur-
« veiller et à le craindre. Plus tard il a
« été une des grandes causes actives de
« nos malheurs, c'est lui qui a donné
« à nos ennemis la clé de notre politi-
« que, la tactique de nos armées; c'est
« lui qui leur a montré les chemins du
« sol sacré! Vainement disait-il pour
« excuse, qu'en acceptant le trône de la
« Suède il n'a plus dû qu'être Suédois;
« excuse banale, bonne tout au plus

« pour la multitude et le vulgaire des « ambitieux. Pour prendre femme on « ne renonce point à sa mère, encore « moins est-on tenu à lui percer le sein « et à lui déchirer les entrailles. On dit « qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-« à-dire, quand il n'était plus temps et « que le mal était accompli. Le fait est « qu'en se retrouvant au milieu de nous, « il s'est aperçu que l'opinion en faisait « justice ; il s'est senti frappé de mort. « Alors ses yeux se sont dessillés ; car on « ne sait pas, dans son aveuglement, à « quels rêves n'auront pas pu le porter « sa présomption et sa vanité, etc., etc.» Et comme à la suite de cela et de beaucoup d'autres choses encore, j'ai osé me permettre de lui faire observer comme un jeu du hasard bien bizarre, bien extraordinaire, que le soldat Bernadotte, appelé à une couronne où le

protestantisme était de rigueur, se trouvait précisément né protestant, et que son fils, destiné par là à régner sur des Scandinaves, se présentait au milieu d'eux précisément avec le nom national d'*Oscar*. « Mon cher, a repris l'Empe-
« reur, c'est que ce hasard tant cité, ce
« hasard dont les Anciens faisaient un
« dieu, qui nous étonne chaque jour,
« nous frappe à chaque instant, ne
« nous apparaît après tout si singulier,
« si bizarre, si extraordinaire, que parce
« que nous ignorons les causes secrètes
« et toutes naturelles qui l'ont amené;
« et pourtant il suffit de cette seule
« combinaison occulte pour créer du
« merveilleux et enfanter des mystères;
« ici, par exemple, quant au premier
« article de s'être trouvé né protestant,
« n'en faites pas honneur au hasard :
« rayez celui-là. Quant au second, le

« nom d'Oscar, c'est moi qui fus le par-
« rain; et quand je le nommai, je rado-
« tais d'Ossian : il se présenta donc tout
« naturellement. Vous voyez à présent
« combien est simple ce qui vous éton-
« nait si fort, etc., etc. » *

Sur la fin de la conversation l'Empereur est revenu sur Paul; il a parlé des fureurs que lui causa dans le temps la déloyauté du ministère anglais. On lui avait promis Malte dès qu'on s'en serait emparé; aussi s'empressa-t-il de s'en faire nommer grand-maître. Malte

---

* On trouve dans les Mémoires publiés par M. le général Montholon, tome 1er, page 209, des notes bien curieuses dictées par Napoléon, touchant le prince de Ponté-Corvo, sa nomination à ce titre, sa conduite à la bataille d'Iéna, son élection au trône de Suède, etc.

rendue, les ministres anglais nièrent la lui avoir promise. On assure qu'à la lecture de ce honteux mensonge Paul se montra si indigné, qu'en plein conseil saisissant la dépêche, il la perça de son épée, ordonnant qu'on la renvoyât en cet état ponr toute réponse. « Si c'est « une folie, disait l'Empereur, il faut « convenir que c'est celle d'une belle « ame; c'est l'indignation de la vertu, « qui jusque-là n'a pu soupçonner une « telle bassesse. »

Dans le même temps, les ministres anglais traitant avec nous de l'échange des prisonniers, refusaient d'y comprendre sur la même échelle les prisonniers russes faits en Hollande, au propre service, et pour la seule cause des Anglais. « J'avais deviné, disait l'Empe- « reur, la trempe du caractère de Paul. « Je saisis l'occasion aux cheveux ; je fis

« réunir ces Russes ; je les habillai et « les lui renvoyai pour rien. Dès lors ce « cœur généreux fut tout à moi, et « comme je n'avais aucun intérêt opposé « à la Russie, que je n'aurais jamais « parlé que justice et procédés, nul « doute que je n'eusse disposé désor- « mais du cabinet de Saint Pétersbourg. « Nos ennemis sentirent le danger, et « l'on a voulu que cette bienveillance de « Paul lui ait été funeste : cela pourrait « bien être ; car il est des cabinets pour « qui rien n'est sacré. »

Napoléon, plus tard, a dicté les détails de la fin tragique de l'infortuné Paul. L'importance et le crédit d'une telle source nous porte à les transcrire ici : « Paul fut assassiné dans la nuit du « vingt-trois au vingt-quatre mars 1801. « Lord Withworth était ambassadeur à sa « Cour ; il était fort lié avec le comte ***,

« le général ***, les ***, les ***, et autres
« personnes authentiquement reconnues
« pour être les auteurs et acteurs de cet
« horrible parricide. Ce monarque avait
« indisposé contre lui, par un caractère
» irritable et très susceptible, une par-
« tie de la noblesse russe. La haine de
« la révolution française avait été le ca-
« ractère distinctif de son règne. Il con-
« sidérait comme une des causes de cette
« révolution la familiarité du souverain
« et des princes français, et la suppres-
« sion de l'étiquette de la Cour. Il éta-
« blit donc à la sienne une étiquette
« très sévère, et exigea des marques de
« respect peu conformes à nos mœurs
« et qui révoltaient généralement. Etre
« habillé d'un frac, avoir un chapeau
« rond, ne point descendre de voiture
« quand le Czar ou un des princes de
« sa maison passait dans les rues ou

« promenades, enfin, la moindre viola-
« tion des moindres détails de son éti-
« quette excitait toute son animadver-
« sion, et par cela seul on était jacobin.
« Depuis qu'il s'était rapproché du pre-
« mier Consul, il était revenu sur une
« partie de ses idées, et il est probable
« que s'il eût vécu encore quelques an-
« nées, il eût reconquis l'opinion et l'a-
« mour de sa Cour, qu'il s'était aliénés.
« Les Anglais, mécontens, et même ex-
« trêmement irrités du changement qui
« s'était opéré en lui depuis un an, n'ou-
« blièrent rien pour encourager ses en-
« nemis intérieurs. Ils parvinrent à ac-
« créditer l'opinion qu'il était fou, et
« enfin nouèrent une conspiration pour
« attenter à sa vie. L'opinion générale
« est que. . . . . .
« la veille de sa mort, Paul étant à sou-
« per avec sa maîtresse et son favori,

« reçut une dépêche où on lui détail-
« lait toute la trame de la conspiration;
« il la mit dans sa poche, en ajournant
« la lecture au lendemain. Dans la nuit
« il périt.

« L'exécution de cet attentat n'éprouva
« aucun obstacle : le comte *** avait tout
« crédit au palais ; il passait pour le fa-
« vori et le ministre de confiance du
« souverain. Il se présente à deux heu-
« res du matin à la porte de l'apparte-
« ment de l'Empereur, accompagné du
« général ***, de *** et de ***. Un cosa-
« que affidé, qui était à la porte de sa
« chambre, fit des difficultés pour les
« laisser pénétrer chez lui ; ils le mas-
« sacrèrent aussitôt. L'Empereur s'éveilla
« au bruit et se jeta sur son épée ; mais
« les conjurés se précipitèrent sur lui, le
« renversèrent et l'étranglèrent. Le gé-
« néral *** fut celui qui lui donna le der-

« nier coup; il marcha sur son cadavre.
« L'Impératrice, femme de Paul, quoi-
« qu'elle eût beaucoup à se plaindre des
« galanteries de son mari, témoigna une
« vraie et sincère affliction; et tous ceux
« qui avaient part à cet assassinat furent
« constamment dans sa disgrace. . .

. . . . . .

« Bien des années après, le général ***
« commandait encore. . . . . .
« quoiqu'il en soit, ce terrible événe-
« ment glaça d'horreur toute l'Europe,
« qui fut surtout scandalisée de l'affreuse
« franchise avec laquelle les Russes en
« donnaient des détails dans toutes les
« Cours. Il changea la position de l'An-
« gleterre et les affaires du monde. Les
« embarras d'un nouveau règne. . . . .
« . . . . . .
« donnèrent une autre direction à la
« politique de la Cour de Russie. Dès le

« cinq avril, les matelots anglais qui « avaient été faits prisonniers de guerre « par suite de l'embargo, et envoyés « dans l'intérieur de l'empire, furent « rappelés. La commission qui avait été « chargée de la liquidation des sommes « dues par le commerce anglais fut dis- « soute. Le comte ***, qui continua à « être le principal ministre, fit connaître « aux amiraux anglais, le vingt avril, « que la Russie accédait à toutes les « demandes du cabinet anglais; que « l'intention de son maître était que, « d'après la position du gouvernement « britannique de terminer le différend « à l'amiable par une convention, on « cessât toutes hostilités jusqu'à la ré- « ponse de Londres. Le désir d'une « prompte paix avec l'Angleterre fut « hautement manifesté, et tout annonça « le triomphe de cette puissance. » (*Mé-*

*moires de Napoléon, publiés par le général Gourgaud*, tom. II, p. 151.

*N. B.* On vient de lire ci-dessus que l'Empereur se plaignait que le prince de *Ponte-Corvo* (*Bernadotte*) était à peine en Suède qu'il avait eu à s'en défier et à le combattre. Voici une lettre du moment, tout-à-fait à l'appui de cette assertion, renfermant d'ailleurs un exposé précieux du système continental.

Aux Tuileries, le 8 août 1811.

« Monsieur le Prince Royal de Suède, votre correspondance particulière m'est parvenue; j'ai apprécié, comme la preuve des sentimens d'amitié que vous me portez, et comme une marque de la loyauté de votre caractère, les communications que vous me faites. Aucune raison politique ne m'empêche de vous répondre.

« Vous appréciez sans doute les motifs de mon décret du vingt et un novembre 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Europe; il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but : les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre, nuit autant au commerce de la Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime, qu'il nuit au commerce de l'Empire Français et à la dignité de sa puissance. Je dirai même que les prétentions dominatrices de l'Angleterre sont encore plus offensives envers la Suède ; car votre commerce est plus maritime que continental : la force réelle du royaume de Suède est autant dans l'existence de sa marine, que dans l'existence de son armée.

« Le développement des forces de la

France est tout continental. J'ai su créer, dans mes Etats un commerce intérieur qui porte la vie et l'argent des extrémités de l'Empire au centre, et du centre aux extrémités, par l'impulsion donnée aux industries agricoles et manufacturières, par la rigoureuse prohibition des produits étrangers. Cet état de chose est tel, que je ne sais pas si le commerce français aurait beaucoup à gagner par la paix avec l'Angleterre.

« Le maintien, l'observance ou l'adoption de décret de Berlin, est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe que dans les intérêts privés de la France.

« Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Les raisons secrètes de l'Angleterre, les voici; elle ne veut pas la paix; elle s'est refusée

à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire; la guerre agrandit son commerce et son territoire; elle craint des restitutions; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts et les Etats créés par la conquête. Je pense que sur ce point Votre Altesse Royale ne doit pas différer de sentimens avec moi.

« J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix : il n'y a que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse : leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

« Votre cabinet se compose d'hommes

éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacles à soustraire ses peuples à une commission mercantile envers une nation étrangère. *Ne vous laissez pas prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre.* L'avenir vous prouvera que quelles que soient les révolutions que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives qui les laisseront maîtres chez eux.

« L'article III du traité du vingt-quatre février 1802 corrige les stipulations incomplètes du traité de *Frédérisham.* Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne

pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai à Hambourg; vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands : ils paieront des droits d'entrées; vous vous débarrasserez de vos fers : cela m'arrangera. J'ai besoin de fer à *Anvers*, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

« Soyez fidèle au traité du vingt-quatre février; chassez les contrebandiers anglais de la rade de *Gothembourg*; chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement, je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupuleusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que vos voi-

sins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez a vos engagemens je me croirai dégagé des miens.

« Je désire toujours m'entendre amicalement avec V. A. R.; je verrai avec plaisir qu'elle communique cette réponse à S. M. Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

« Mon ministre des affaires étrangères répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen fait mettre sous mes yeux.

« Cette lettre n'étant à autre fin, etc. »

NAPOLÉON.

*Jeudi* 8.

Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. — Sa Nourrice, etc. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser aux environs de Mantoue.

Je suis entré chez l'Empereur sur les onze heures; il faisait sa toilette et passait en revue, avec son valet-de-chambre, plusieurs échantillons de parfumeries et d'odeurs envoyés d'Angleterre; il s'informait de tous, n'en connaissait aucun, et riait fort de sa crasse ignorance, disait-il. Il a désiré déjeûner sous la tente, et nous y a tous réunis.

Il se plaignait de la mauvaise qualité du vin, et appelait en témoignage son maître d'hôtel, Cipriani, qui est Corse, pour affirmer qu'ils en avaient de bien meilleur chez eux. A ce sujet il disait

avoir eu en patrimoine la première vigne de l'île, grande et considérable, *l'Esposata*, c'était son nom; il n'en devait parler, disait-il, qu'avec reconnaissance. C'était grace à elle qu'il avait, dans sa jeunesse, fait ses voyages de Paris; c'était elle qui fournissait aux frais de ses semestres. Nous lui demandions ce qu'elle allait devenir. Il nous a dit en avoir disposé depuis long-temps en faveur de sa nourrice, à laquelle il croyait bien avoir donné dans l'île peut-être cent vingt mille francs de biens fonds; il avait voulu même lui donner, disait-il, sa maison patrimoniale; mais la trouvant trop au dessus de l'état de sa nourrice, il l'avait donnée à la famille Romalino, sa plus proche du côté maternel, à condition que celle-ci ferait passer son habitation à la nourrice.*

* La maison patrimoniale de Napo-

En somme, il en avait fait une grande dame, disait-il. Elle était venue à Paris lors du couronnement; elle avait eu une audience du Pape de plus d'une heure

---

léon, son berceau, possédée en effet aujourd'hui par M. Romalino, membre de la chambre des députés, est demeurée comme on le pense un objet de vive curiosité et de grande vénération pour les voyageurs et surtout pour les militaires.

Je tiens de témoins oculaires, qu'à l'arrivée de chaque régiment en Corse elle a été l'objet d'un spectacle constamment renouvelé, les soldats y accourant aussitôt en foule, et s'y faisant introduire d'autorité, comme y ayant droit. Une fois admis, chacun s'y montre selon sa chaleur de sentiment : l'un, en parcourant des yeux, lève les mains vers

et demie. « Pauvre Pape, disait l'Empe-
« reur, il fallait qu'il eût bien du temps
« de reste! Elle était, au demeurant,
« extrêmement dévote. Elle avait pour
« mari un caboteur de l'île. Elle plut
« beaucoup aux Tuileries, et enchanta
« toute la famille par la vivacité de son
« langage et de ses gestes. L'Impératrice
« Joséphine lui donna des diamans. »

Après le déjeûner l'Empereur, fidèle à sa résolution d'hier, a voulu se mettre au travail; il a mis la dernière main au chapitre de la bataille de Castiglione, si

---

le Ciel; celui-ci s'agenouille, celui-là baise le plancher; des larmes roulent dans les yeux d'un autre : il en est qui semblent en démence. On a dit quelque chose de pareil du tombeau du grand Frédéric. Voilà l'Empire des héros.

remarquable pour la précision des manœuvres et l'importance des résultats éloignés.

Après ce travail il a gagné le bois, l'intention d'y attendre la calèche. Continuant la conversation qu'avait amenée le chapitre, il racontait que Joséphine était partie de Brescia avec lui, et avait ainsi commencé la campagne contre Wurmser. Arrivée à Vérone, elle avait été témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, elle voulait gagner Brescia ; mais elle se trouva arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Dans l'inquiétude, l'agitation du moment, la crainte la saisit, et elle pleura beaucoup en quittant son mari, qui lui dit en l'embrassant et avec une sorte d'inspiration : « Wurmser va payer cher les pleurs « qu'il te cause ! » Elle fut obligée de

longer en voiture et de très près, le siége de Mantoue. On tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. Elle traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes; mais soutenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari.

Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, observait l'Empereur, et les sentimens imprimés par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le Sénat, et traitée par lui comme l'eût été la plus grande princesse : il vint la complimenter, et lui présenta les huiles d'honneur; il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les cour-

riers annoncèrent les prodiges de son mari, et l'anéantissement de Wurmser.

L'Empereur est revenu au salon pour la première fois depuis l'incendie. On le meuble peu à peu avec des objets envoyés exprès de Londres. Il est un tant soit peu plus supportable. Après dîner l'Empereur a d'abord commencé Turcaret, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection; mais c'était le cachet de Le Sage, a-t-il observé. Puis il a passé à l'Avocat Patelin, dont le vrai comique l'a fort amusé.

*Vendredi* 9.

L'Empereur a déjeuné sous la tente; il y a travaillé le chapitre de la Brenta, où l'audace des entreprises, la multitude des combats, le prodige des hauts faits, semblent appartenir bien plus aux fic-

tions du Tasse, qu'aux vérités de nos temps modernes.

A trois heures il est monté en calèche. Le Gouverneur s'était présenté durant notre promenade; il eût désiré parler à l'Empereur au sujet, croit-on, de la fête du Prince Régent, qui est lundi prochain, douze du courant, et le prévenir des salves que cette circonstance occasionnera au camp, si près de nous. D'un autre côté, on dit qu'il a donné l'ordre de ne fournir que la table de l'Empereur, et de faire un compte particulier pour chacun de nous, trouvant la dépense fort au-dessus de son crédit. Cela est à peine croyable; toutefois nous verrons.

*Samedi* 10.

Catherine II.—Gardes impériales.—Paul Ier, etc.—Projets sur l'Inde, etc.

L'Empereur a été souffrant et a pris un bain. Sur les trois heures il s'est promené et a demandé la calèche. Il venait de lire l'histoire de Catherine. « C'était « une maîtresse femme, disait-il : elle « était digne d'avoir de la barbe au men- « ton. La catastrophe de Pierre, celle de « Paul, étaient des révolutions de sérail, « des coups de mains de janissaires. Ces « milices de palais sont terribles, obser- « vait-il, et d'autant plus dangereuses « que le souverain est plus absolu. Ma « garde impériale aussi eût pu devenir « fatale sous une autre main que la « mienne. »

L'Empereur disait que lui et Paul avaient été au mieux ensemble. Lors de

la catastrophe de celui-ci, dans laquelle du reste le public n'a épargné ni les siens, ni ses alliés. Napoléon complottait, ajoutait-il, précisément en ce moment-là même avec lui une expédition des Indes, et il l'eût certainement porté à l'exécuter. Paul lui écrivait très souvent et fort au long : sa première communication avait été curieuse et originale. « Citoyen Premier Consul, lui « avait-il écrit de sa main, je ne discute « point le mérite des droits de l'homme; « mais quand une nation met à sa tête un « homme d'un grand mérite et digne « d'estime, elle a un gouvernement, et « la France en a désormais un à mes « yeux, etc., etc. »

Au retour, nous avons trouvé l'Amiral et sa femme; l'Empereur les a fait monter en calèche, et a fait un tour de plus; il s'est ensuite promené quelque

temps d'une manière tout à fait gracieuse avec lady Malcolm.

Après dîner, l'Empereur a feuilleté deux volumes du Théâtre français, sans pouvoir rien rencontrer qui pût le fixer.

*Dimanche* 11.

L'Empereur évêque, etc. — N'avait jamais souffert de l'estomac.

Après le déjeuner sous la tente et quelques tours de jardin, l'Empereur a fait une dernière lecture du chapitre d'Arcole *.

Durant notre tour en calèche : « C'est « dimanche, a fait observer quelqu'un. « Nous aurions la messse, a dit l'Empe- « reur, si nous étions en pays chrétien, « si nous avions un prêtre, et cela nous

* On le trouve imprimé dans ce recueil ; tom 3, page 209.

« eût fait passer un instant de la journée.
« J'ai toujours aimé le son des cloches
« de campagne, disait-il. Il faudrait se
« décider, ajoutait-il gaîment, à faire un
« prêtre parmi nous : le curé de Sainte-
« Hélène. — Mais comment l'ordonner,
« a-t-on dit, sans évêque? — Et ne le
« suis-je pas, a repris l'Empereur, n'ai-
« je pas été oint du même chrême, sacré
« de la même manière? Clovis et ses suc-
« cesseurs n'avaient-ils pas été oints,
« dans le temps, avec la formule de *Rex*
« *christique sacerdos?* N'était-ce pas là
« réellement de vrais évêques? La ja-
« lousie et la politique des évêques et
« des Papes n'a-t-elle pas seule amené
« depuis la suppression de cette for-
« mule, etc., etc.

A dîner, je ne mangeais pas; l'Empereur a voulu en connaître la cause. J'avais un grand mal d'estomac, souffrance

à laquelle je disais être fort sujet. « Je « suis plus heureux que vous, a observé « l'Empereur. De ma vie je n'ai senti ma « tête, *ni mon estomac.* » L'Empereur se répétait volontiers; aussi a-t-il prononcé ces mêmes paroles peut-être dix, vingt, trente fois au milieu de nous en différens momens *.

---

* D'ordinaire je passe tous les détails de ce genre, à cause de leur minutie; mais celui que je viens de mentionner en cet instant, n'acquiert qu'une trop grande importance par la nature de la mort et les agonies prolongées et terribles de l'immortelle victime, qui a succombé sous les triples tourmens du corps, de l'esprit et du cœur. Il eût eu bien moins à souffrir entre les mains des Canibales!... Et ce supplice, ces tourmens, lui ont été froidement ménagés

*Lundi* 12.

Campagne de 1809, dite de Wagram : espace de six mois. — État de l'Europe. — Plans de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmülh. — Belles leçons de stratégie. — Réflexions ; conséquences. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, le quatorze octobre.

L'Empereur a passé la matinée dans son bain, à lire les journaux des Débats

---

par une administration barbare qui a entaché de cet acte les annales d'un peuple si justement renommé par l'élévation de ses sentimens et sa sympathie pour le malheur !... Mais aussi une triste et pénible célébrité s'attachera au nom des bourreaux de Napoléon. L'indignation des cœurs généreux de tous les pays et de tous les âges les frappe à jamais d'une éternelle réprobation !

de mars et d'avril, venus hier par la voie du Cap. L'Empereur s'en est fort occupé : ils lui laissaient beaucoup d'agitation.

En général, depuis que l'Empereur avait reçu des livres et surtout les Moniteurs, il demeurait beaucoup plus chez lui, il sortait à peine : plus de cheval, pas même la calèche ; à peine respirait-il quelques instans dans le jardin ; il ne s'en portait pas mieux ; ses traits et sa santé s'altéraient visiblement.

Aujourd'hui je l'ai trouvé lisant les Croisades de Michaud, qu'il a quittées pour parcourir les Mémoires de Bezenval. Il s'est arrêté sur le duel de M. le comte d'Artois et du duc de Bourbon ; il en trouvait les détails curieux ; mais bien loin de nous. « Il est difficile, disait-il, de voir des temps plus rapprochés et des mœurs aussi différentes. »

Dans le cours des conversations du jour, il est arrivé à l'Empereur de dire de nouveau, ce que je dois avoir déjà mentionné ailleurs, que sa plus belle manœuvre avait été à Eckmülh, sans toutefois la spécifier davantage.

J'exprimais, et au moment même de l'impression de ce volume, mes regrets à cet égard à un de mes amis auquel je laissais parcourir mon manuscrit. Il m'a dit qu'il n'hésitait pas à prononcer que ces mots de l'Empereur dussent s'entendre, non seulement de tout l'ensemble de la bataille, mais encore de celui de toute la campagne, qu'il disait être celle qui avait renfermé le plus d'embarras et requis le plus de combinaisons et de génie. « L'Empereur, me disait-il, y est toujours en action; il tient constamment les fils qui, non seulement vont déterminer la victoire sur le terrain

où il opère, mais réagiront encore sur l'universalité de l'Europe. » Il a voulu me le prouver, et cette circonstance m'a valu son secret. Cet officier, d'un rang élevé dans la garde, rendu à l'étude et à la vie paisible, s'occupe dans sa retraite, avec autant de talent que de modestie, d'une entreprise vraiment nationale : *le tableau des campagnes de Napoléon sur le continent de l'Europe, par un témoin oculaire.*

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

BIBLIOTH. REGIA MONACENSIS